

Fernand Deligny à Émile Copfermann

janvier 70

Comment je suis maintenant ? Un vieux singe sur son rocher, sa tribu autour, qui regarde les courants d'idées. Les cailloux qu'il jette, il s'étonne de ne pas les voir surnager. Ça fait ploccc et puis des ronds; le caillou est au fond. Imagine que ce film, le moindre geste, nous en avons tourné les images il y a six ans. Depuis ce temps-là, elles sont dans des grandes boîtes de fer toutes plates et les voilà qui ressortent... Jean-Pierre Daniel qui a détortillé dix heures d'images en a fait son affaire et il m'avait bien semblé, dès le début, qu'il avait entendu de quoi il s'agissait<sup>1</sup>. Dommage qu'il ne puisse pas en être de même sur le plan littéraire: de l'écrit qui ne soit pas un discours sur... et je te refilerais tout ça à "monter" et à paraître.

Une fois de plus, j'ai recommencé ce qui pourrait devenir un livre. Je t'en envoie ce que j'en ai tapé: c'est une tentative pour rendre compte de ce qui a eu lieu, ici, l'été dernier. Dis-moi ce que tu en penses.

Amitié.

deligny

1. Pour l'historique du *Moindre Geste*, voir *Œuvres*, p. 599-606, et *infra*, p. 85 sq.

Fernand Deligny à Jacques Lin

23 janvier 1970

après lecture du "journal"

il faudrait pousser un peu plus la description des "objets" (est objet tout ce qui provoque, déclenche, permet, attire... c'est la camionnette du père Lin, la neige, les pintades, la nouvelle balançoire)

Tout ça n'est qu'indiqué au passage dans le récit comme il est.

Il faut en arriver à ce que le récit donne tout naturellement un écho du "monde" tel qu'il est perçu par des enfants ∩.  
ce qui est important pour eux doit devenir important dans le récit.

Ces "Objets" doivent prendre une importance, une réalité de personnage (le fauteuil d'Arlette<sup>1</sup>, par exemple)

\_\_\_\_\_

faire de nombreux dessins

\_\_\_\_\_

penser à faire des marionnettes

\_\_\_\_\_

Il y a "les choses"  
"les objets"  
et "les Objets"<sup>2</sup>

tout ce avec quoi un enfant "à part" tend à "faire corps"

ces Objets devraient devenir des espèces de "personnages" du lieu familiaux

pourquoi ne pas, soit sur un socle en bois, soit sur une planche proche, etc., marquer leur importance

par ex. une cruche

marque du nombre de ceux qui la prennent volontiers<sup>3</sup>

1. «Arlette» est désignée (et dessinée) comme «petite fille qui ne "parle" pas» dans la lettre de Deligny à Jacques Lin du 15 août 1970 (*infra*, p. 81).

2. Sous le cerne, qui devient une tête, Deligny dessine un corps de bonhomme (voir reproduction page suivante).

3. Voir dessin p. 61. Cette lettre insiste (comme nulle part ailleurs) sur l'importance des objets dans le dispositif spatial des aires de séjour, pour leur fonction de *repère* (mot que Deligny n'emploie pas encore) auprès des enfants. Dans l'idée que les objets pourraient devenir des «personnages» se profile celle selon laquelle personnes et objets joueront de ce point de vue le même rôle. La proposition du *cerne* comme signe du non-verbal, et l'exemple de la cruche gravée de traits indiquant le nombre d'enfants qui l'auront prise (et donc *repérée*) marquent les premiers tâtonnements du système graphique qui prit progressivement forme dans les cartes. Dans une carte – tracée à cette époque – qui décrit la pièce unique de la magnanerie des parents d'Yves G. où Jacques Lin vit alors avec trois à cinq enfants autistes, celui-ci a minutieusement inventorié les objets à leur disposition: objets précieux, dit-il, étant donné la précarité du réseau et parce que chacun d'entre eux était susceptible de «faire repère» pour les enfants (voir *Cartes et lignes d'erre*, p. 63; puis p. 64-131 pour la manière dont les objets prirent leur place dans l'aire de séjour du Serret). Deligny commente dans cette lettre un récit (ou «journal») de J. Lin, puis lui suggère de faire des dessins (ainsi que des marionnettes, qui seront réalisées plus tard, avec le kiosque à théâtre; voir la photographie de Gisèle Durand-Ruiz tenant une marionnette, accompagnée de son commentaire, dans *Œuvres*, p. 1587). Le mot «carte» n'a pas encore cours; il fut utilisé pour distinguer la transcription des déplacements et gestes des enfants – sur calque et selon un glossaire de signes élaboré progressi-

3

Obj = "les choses"

"les objets"

et "les Objets"



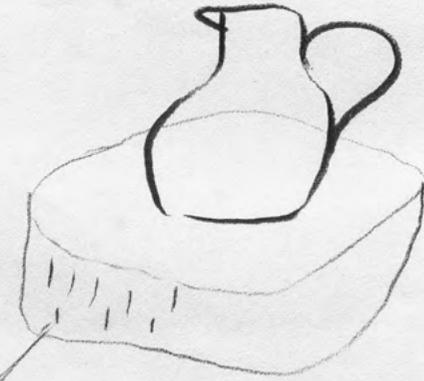
tout ce que moi un enfant "à  
fait" tend à "faire corps"

ces Objets devaient devenir des  
êtres de "personnages" du  
lien familiers

4

l'important ne fera, soit sur un  
socle en bois, soit une planche  
froche, etc. marquer leur  
importance

l'on ~~est~~ une cruche



marque du nombre de ceux qui  
la prennent volontiers

vement –, de la carte de fond qui était, elle, de l'ordre de la représentation. Les cartes ont gardé quelque temps un caractère de récit au sens où elles associaient la description d'une situation et celle d'un événement. Avec le temps, en voulant notamment rendre compte de l'activité d'ensemble d'une aire de séjour (qui mettait en jeu, *simultanément*, plusieurs enfants, plusieurs adultes et plusieurs tâches), elles sont devenues plus conceptuelles et dépendantes d'un système de signes parfois peu déchiffrable (qui explique la présence, dans *Cartes et lignes d'erre*, de légendes qui décrivent les cartes – sans les commenter).

### Fernand Deligny à Jacques Lin

[début 1970<sup>1</sup>]

Guy m'amène les pages que tu lui as données<sup>2</sup>.

Ça va. C'est ça.

Disons qu'il s'agit d'une petite "chronique de moments"

m<sup>o</sup>ments: il y a ce qui a lieu  
ce qui se passe  
et <sup>o</sup> en est  
(ou n'en est pas)

Il faudrait qu'à chaque fois que tu mets la date, tu alignes ceux qui sont là  
pour ce qui te concerne

25 Janvier dans l'ÎLE  
(je reprends l'ancien mot<sup>3</sup>)

J. L. Y. G. C. J. L. P. Corn.<sup>4</sup>  
nous

Fais attention à ON

si c'est vraiment ON (n'importe qui, on ne sait pas qui...), ça va

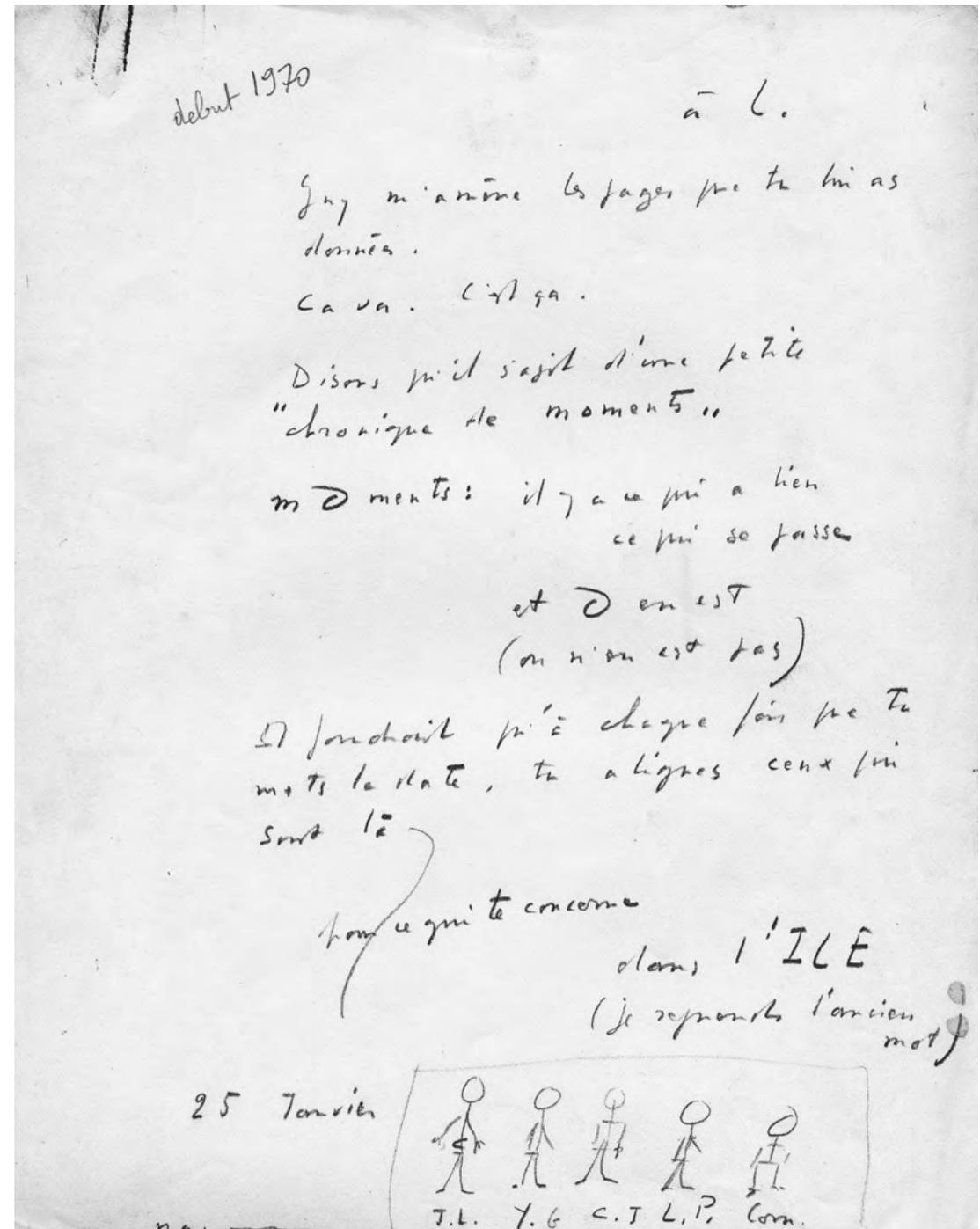
Mieux vaut, quand c'est possible, dire qui bourre le feu

Tu écris:

– "On (?) entend la cuillère en bois qui remue la pâte et qui tape...".

– X... remue la cuiller en bois dans la pâte. La cuiller tape sur les parois du pot en terre...

Autrement dit, apprendre à décrire, à raconter un moment consiste à préciser (dans la description) ce qui semble être perçu par Cornemuse (par exemple)<sup>5</sup>



Fais attention à ON  
 si c'est vraiment ON, (n'importe qui,  
 on ne sait pas qui) ça va  
 mieux vaut, quand c'est possible, dire  
 qui boume le feu

Tu écris :

- "On" entend la cuillère en bois qui remue  
 la pâte et qui tape - - - - "

! ?  
 - ~~la~~ X... remue la cuillère  
 en bois dans la pâte. La cuillère  
 tape sur les parois du pot en terre....

~~On~~

Autrement dit, approche à  
 décrire, à raconter un moment  
 consiste à préciser (dans la description)  
~~ce qui~~ ce qui semble être perçu par

Comme (par exemple)

Il y a ce qui pourrait être perçu  
 et  
 ce qui l'est (sans aucun doute)

Avec, dans la description de ce  
 qui est, est "grossi", ce qui est  
 (sans aucun doute) perçu.

Il s'agit de préparer la cote  
 chronique de moments venant  
 de toutes les "aires de séjour",  
 le tournage d'un film (tourné  
 par nous)

ces descriptions doivent guider  
 la caméra

# D'autre part, l'ILE

doit devenir (aussi) un

musée  
atelier

un musée : les "objets", qui ont  
en leur importance  
les idées d'objets

etc...  
doivent y être

(tant et bien; l'objet lui-même,  
sa reproduction, des dessins)

un atelier : on se fait de nouveaux  
"objets", (en toutes

matières) par les "aires de  
séjour"

(en corde  
en vannerie

bois

argile

les forgés

etc....)

l'ILE = musée - atelier



ville

Il y a ce qui pourrait être perçu  
et  
ce qui l'est (sans aucun doute)  
donc, dans la description de ce qui est, est "grossi" ce qui est (sans aucun doute)  
perçu.

Il s'agit de préparer par cette chronique de moments venant de toutes les "aires de séjour" le tournage d'un film (tourné par nous) ces descriptions doivent guider la caméra

D'autre part, l'ÎLE  
doit devenir (aussi) un

musée  
atelier

un musée: les "objets" qui ont eu leur importance  
les idées d'objets etc...  
doivent y être<sup>6</sup>  
(tout est bon: l'objet lui-même, sa reproduction, des dessins)

un atelier: où se font de nouveaux "objets" (en toutes matières)  
pour les "aires de séjour"  
(en corde  
en vannerie  
bois  
argile  
fer forgé etc...)

l'ÎLE = musée-atelier<sup>7</sup>

  
aires de séjour

voilà

1. Date approximative suggérée par Jacques Lin.

2. Guy et Marie-Rose Aubert occupaient une ferme au lieu dit le Palais, à Monoblet.

3. Cette note est précédée d'une page blanche intitulée «J. Lin dans l'île Laba (là-bas)».

Après avoir nommé le premier campement «l'île d'en bas», Deligny tente «l'île Laba» pour désigner ce nouveau «territoire». La formule n'a pas pris.

4. Les initiales désignent: Jacques Lin, Yves G., Christian J., Lucien P., et «Corn.» pour Cornemuse.

5. On voit ici clairement le «point de voir» des enfants autistes se détacher du bloc anonyme du ON. L'abstraction ON n'est pas perçue par Cornemuse comme telle (pas plus que

ne le serait le nom de celui de celle qui...); or il s'agit, dans ces récits, de noter ce qui est perçu par lui, pour le transmettre à Deligny qui n'a pas d'autre moyen d'être informé de ce qui se déroule dans les aires de séjour puisqu'il ne quitte jamais Graniers; mais surtout, comme on le comprend quelques lignes plus bas, parce que, dans la perspective d'un film en préparation, ce qui est perçu/repéré par l'enfant est susceptible d'indiquer ce qui doit être filmé du «point de voir» de l'enfant. La notion de «camérer», élaborée plus tard par Deligny, trouve ici une première formulation (voir *infra*, p. 650, note 3).

6. Deligny avait écrit «figurer» puis l'a barré et remplacé par «être».

7. C'est la seule occurrence de la formule «musée-atelier» dans les écrits connus de Deligny. Les objets destinés au musée sont: 1) ceux qui ont agi comme repères (voir la cruche qui porte la marque du nombre d'enfants qui s'en sont saisis, *supra*, p. 61); 2) les représentations d'objets. L'atelier désigne le lieu où les objets sont fabriqués (les cartes témoignent de la présence presque constante de l'atelier d'objets en bois de Jacques Lin: voir, par exemple, dans *Cartes et lignes d'erre*, p. 90-91 sq.) La présence concomitante d'objets «exposés» (ou de leur représentation) et d'objets en train de se faire matérialise l'idée de temps sous deux formes: le temps «accumulé» dans les objets par l'usage qui en a été fait (maniés ou seulement repérés visuellement par les enfants, ce qui revient au même) et dont les objets en train de se faire sont d'ores et déjà potentiellement porteurs; le temps tel qu'il est confondu avec l'espace dans la perception autistique: un objet est «disponible» à tout moment dans la mesure où son image en a été fixée, quels que soient le moment et le lieu où elle l'a été.

### Émile Copfermann à Fernand Deligny

Paris le 4 février 1970

Cher Fernand,

J'ai lu ton Moindre geste. Continue. Il me semble – mais je peux me tromper – que tu dois y arriver peut-être en introduisant des parenthèses du type de celle que tu ramasses, page 9, quelque chose où tu craches tes propres réflexions. Il faudrait aussi faire parler ou laisser parler les enfants: je veux dire par là que dans le film Le moindre geste lorsque celui qui est dehors cherche à nouer la corde et n'y parvient pas, lorsqu'il la tape à terre, lorsqu'il recommence à chercher sa boucle on apprend beaucoup sur lui. Peut-être sont-ce des nœuds que tu dois t'efforcer à écrire pour décrire tes mômes<sup>1</sup>.

De toute manière, je m'efforcerai de t'aider au moment où tu jugeras que ça t'est nécessaire.

Avec mon amitié,

Émile Copfermann

1. Sous cette remarque pointe ce qui peut être l'un des malentendus entre Copfermann et Deligny: l'éditeur attend manifestement un texte plus descriptif et narratif (moins «à la première personne» aussi, comme on le comprendra dans la lettre suivante de Deligny). Ce désaccord perdura et fut à l'origine d'agacements réciproques.

a fait, sans que les intentions de qui que ce soit jouent directement à leur égard, qu'ILS sont perçus "changés" par leur entourage habituel. C'est déjà ça que de désarçonner le "présumé" qui les cerne.

j'essaie de donner cours à une recherche on ne peut plus commune ouverte à tout-venant, d'où le temps que je vais mettre à vous faire parvenir la petite "histoire" du séjour "ici" de Pierre G., de Charles D. Pour Christian J.<sup>1</sup> qui est des nôtres, je vous ferai part d'une autre manière de ce qu'il en advient.

Les D. devaient être là samedi dernier. La grippe, si j'en crois un télégramme, les a remis à samedi prochain. Pierre G. "toujours dans la mort"... et pourtant sa joie dans l'eau de la rivière, près de St-Jean-du-Gard, après un vagabondage de plusieurs jours, de jour et de nuit, avec Cathy et d'autres... On a envie de dire de lui qu'il est réservé autant que faire se peut, tout morfondu dans sa réserve et que lui importe pour quoi ON le prend ? Je veux par là vous dire qu'il revienne, ne serait-ce qu'en ricochet. Ni lui, ni nous n'avons encore entrepris de dire notre mot.

Je vous remercie encore de votre lettre et de la part que vous prenez à cette tentative pour laquelle je cherche encore mes mots.

mes sentiments tout dévoués

deligny

1. Pierre G., Charles D. et Christian J. avaient été confiés à Deligny par Françoise Dolto et Maud Mannoni, pour des séjours ponctuels.

### Fernand Deligny à Jacques Lin

2 octobre [1971]

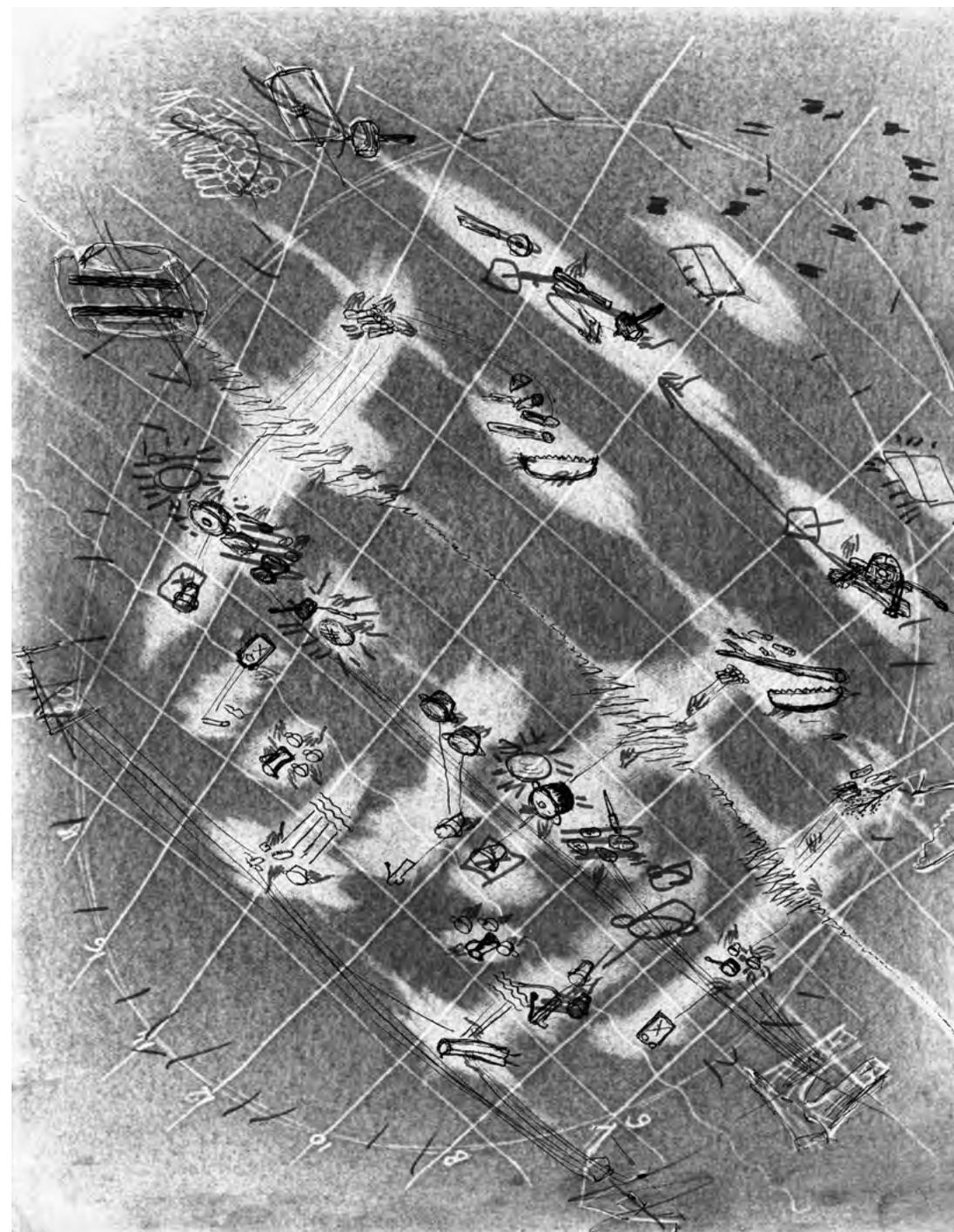
les cartes du 29 septembre et les transparents<sup>1</sup>.  
je m'y retrouve comme si j'y étais.

ceci dit, nous en sommes à chercher à écrire cet

Y

(de s'y retrouver)

Il y a là tel ou tel gamin  
et il y a l'espace proche (le territoire).



Carte accompagnant la lettre de Deligny à Jacques Lin, 2 octobre 1971  
(Ce qui semble être tracé au crayon l'est au feutre rouge sur l'original.)

Pour le moment, j'appelle **étoile** (j'indique par une étoile) ce qui semble venir de l'inné  
et j'appelle **toile** cet ensemble de gestes, de trajets, de manières, qui sont activités industrielles (tous ces gestes utiles et nécessaires)

Quand un gamin s'y prend à cette toile, c'est qu'il l'a perçue.  
Je dis alors qu'il l'a "lue" car le fait de parler de **lire** évoque le fait d'**écrire**.  
Ce qu'ils peuvent nous apprendre à écrire, c'est ce que l'inné est capable de lire<sup>2</sup>.  
Tout ceci, bien sûr, hors la parole (hors du circuit de la parole).

Tu pourrais peut-être essayer de marquer, sur les transparents, une \* dont l'importance est en rapport avec l'importance de l'attitude marquée<sup>3</sup>  
et un é lorsqu'il semble bien que tel ou tel morceau de la toile a été repris par le gamin dont le nom est écrit sur le transparent (ce que tu indiques déjà avec le Ψ).

Mais alors, nous pourrions avoir une indication de la trame de gestes, manières etc... empruntée.

Ce qui donnerait quelque chose comme ça :

é Ψ 

s'il s'agit d'un simple transport d'objet

et ça :

é Ψ 

si les mains ont pris un "quelque chose à faire" plus complexe<sup>4</sup>.

Et cela nous amène à  
de même que le territoire est cadré de plus près, le lieu circonscrit ⊃ devenant la carte du territoire proprement dit,  
il faudrait (il faudra peut-être) que, dans la carte du territoire, soit à nouveau circonscrit un morceau d'espace où se trame ce que justement nous devons chercher à "écrire"

Nous pouvons être guidés dans le choix de ces "morceaux d'espace" par le fait qu'un gamin y a pris ces gestes qu'hier il ne faisait pas.

Je résume :

essayer de marquer d'une \* ce qui nous semble venir de l'inné  
marquer d'un é un ensemble de gestes emprunté à la toile  
"écrire" sur une carte cet "ensemble" tel qu'il avait lieu dans les jours précédents l'emprunt<sup>5</sup>

3

Tu pourrais peut-être essayer  
de marquer, sur les  
transparents, une ~~petite~~ \*  
dont l'importance est en  
rapport avec l'importance de  
l'attitude marquée  
et un é lorsqu'il semble  
bien que tel ou tel morceau  
de la toile a été repris  
par le gamin dont le nom  
est écrit sur le transparent  
(ce que tu indiques déjà avec  
le Ψ).

Mais alors, nous pourrions avoir  
une indication de la trame  
de gestes, manières etc... empruntée

Ce qui donnerait :



peut me dire comme ça :



si'il s'agit d'un simple transport d'objet

et ça :



si les mains ont pris un "peut me dire" à faire .. plus complexe.

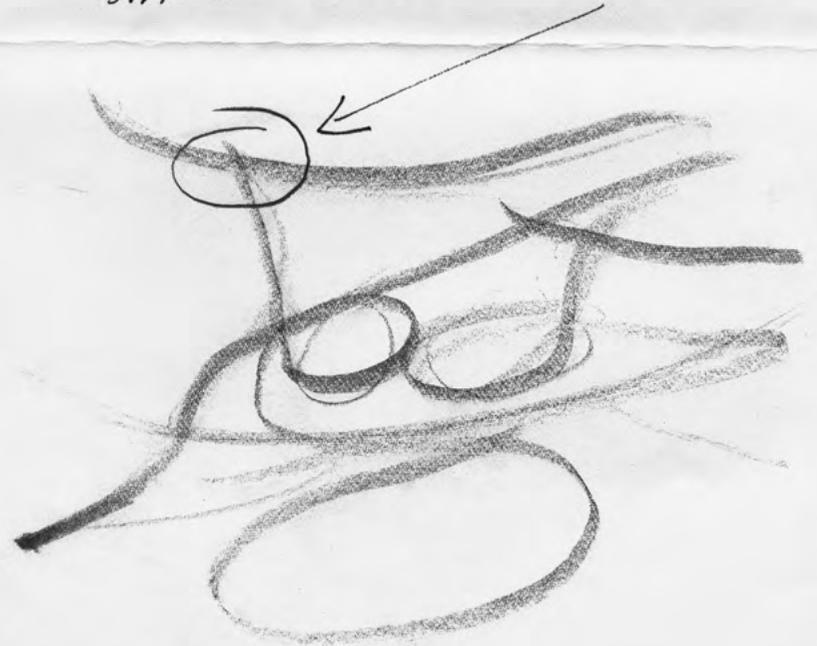
Et cela nous amène à

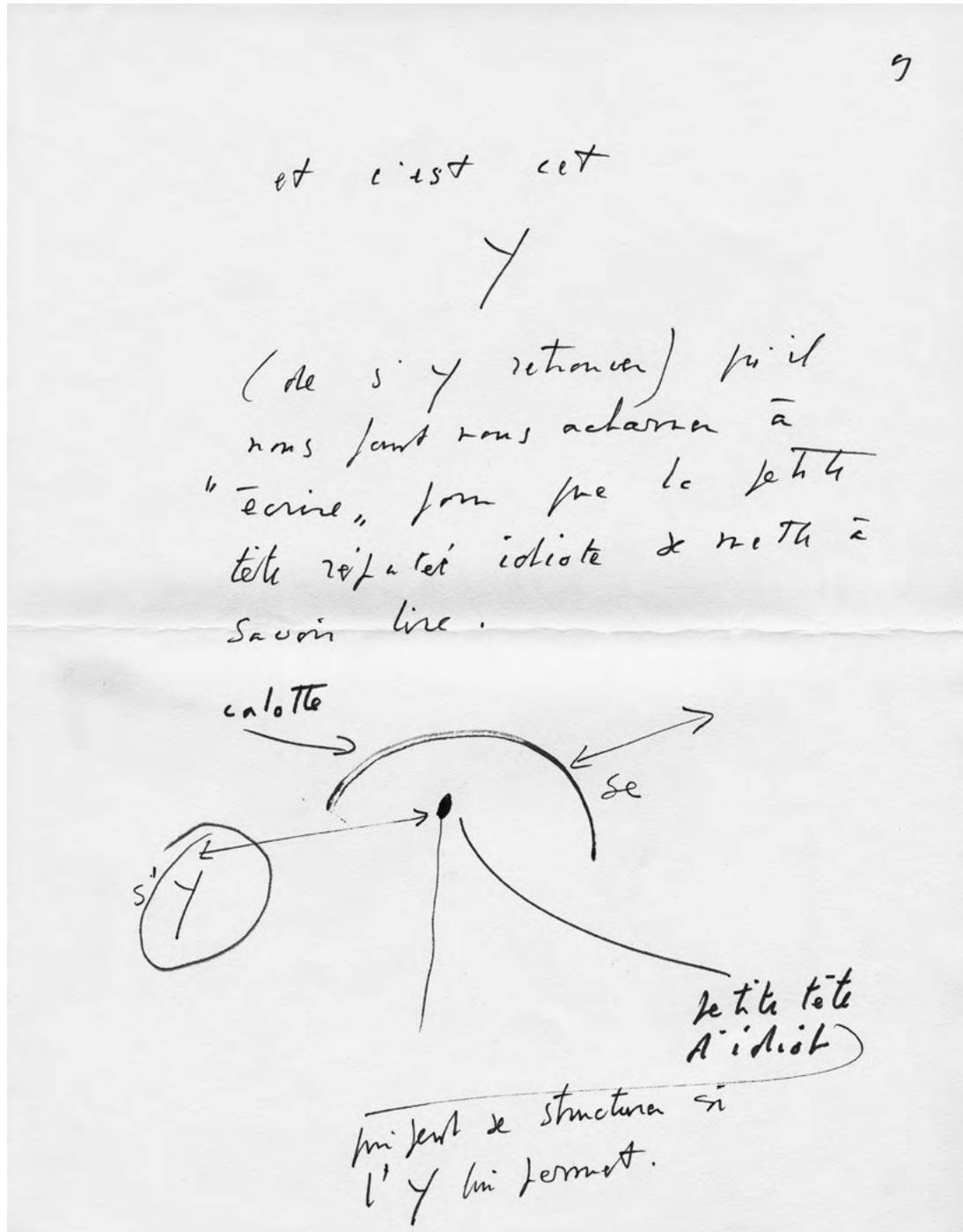
de même que le territoire



est cadré de plus près, le lieu circonscrit  devenant la carte du Territoire proprement dit.

il faudrait (il faudrait peut-être) me, dans la carte du territoire, soit à nouveau circonscrit





J'en suis à dire:

l'être humain est double

1/ en haut de la moelle épinière, une "petite tête"

2/ par-dessus cette "petite tête" nous a poussé une écorce

et c'est cette écorce qui nous permet de réfléchir et qui est de parole

La "petite tête" (qui pousse Janmari à se balancer) est réputée idiote.

Peut-être qu'elle ne l'est que parce que nous ne lui "apprenons" rien. Elle n'a, par notre faute, quasiment rien à prendre car, dans notre monde, tout est fait pour ceux qui travaillent de l'écorce.

Savoir de quoi "la petite tête" est capable ?

(c'est-à-dire "l'être de nature" avant qu'il ne soit dénaturé par l'usage exclusif de cette "calotte" cérébelleuse...)

À BAS LA CALOTTE.

et c'est cet

Y

(de s'y retrouver) qu'il nous faut nous acharner à "écrire" pour que la petite tête réputée idiote se mette à savoir lire.

calotte

s'y se

petite tête d'idiot

qui peut se structurer si l'Y lui permet.

Une autre fois je reviendrai sur ce fait que l'Y est en fourche (devrait permettre

le choix) mais nous n'en sommes pas là<sup>6</sup>

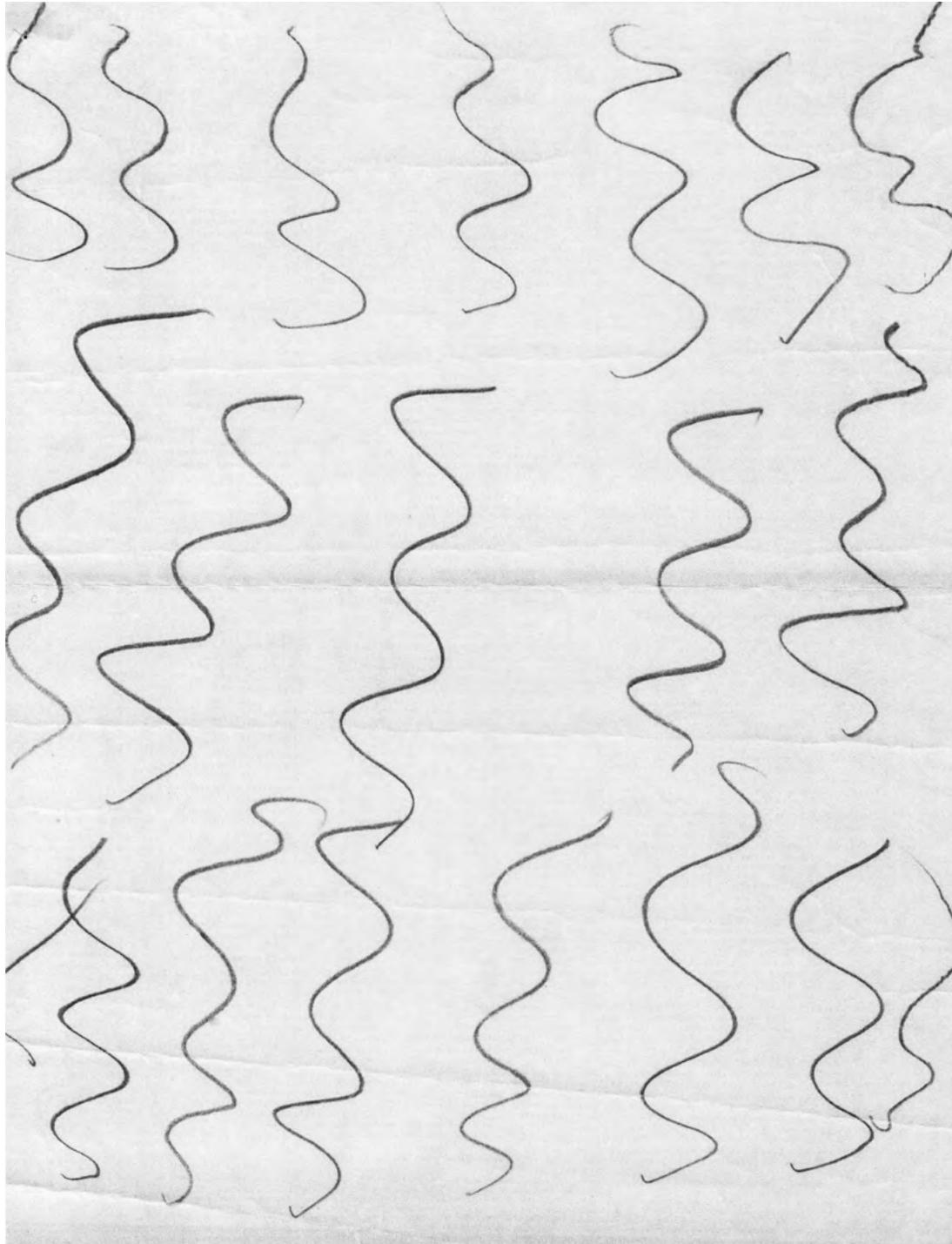
petite tête existera si le choix lui est offert, car exister, c'est choisir. ETC.

mais, pour le moment, c'est percevoir, dans l'espace proche, ce qui est à prendre d'autre que des objets épars  
je veux dire des "ensembles"

AMEN

1. Deligny joint la carte reproduite p. 131 (sans les transparents, perdus); elle décrit (à l'intérieur du grand cercle) le premier territoire du Serret. Le quadrillage, ordonné sur les chiffres des heures de la journée, marque la tentative de décrire l'usage qui a été fait des objets dans le temps et dans l'espace. Les objets tracés à l'encre de Chine sont accompagnés de traits et de mains au feutre rouge (sur l'original) qui signalent le nombre d'enfants et la fréquence avec laquelle ceux-ci les ont touchés ou repérés.

2. Cette phrase résume la recherche d'une langue (littéraire ou graphique) qui se déchiffre sans les outils de l'apprentissage de la lecture. Deligny place les autistes en position d'apprendre aux non-autistes ce qu'eux-mêmes (les autistes) ne savent pas faire (transcrire ou écrire).



Tracés de Janmari, joints à la lettre adressée à Françoise Dolto du 12 janvier 1973.  
 Au dos de la feuille, Deligny a écrit : « À les voir / on dirait qu'elles s'en ressentent / ces lignes /  
 de la mer originelle / je m'en doutais bien / que ce janmari là / avait une mémoire étonnante. »

### Fernand Deligny à Françoise Dolto

le 12 janvier [1973]

Le jour où m'est arrivée l'image de ce vase un peu fêlé qui vient du Pérou alors que la petite lettre incluse m'apportait vos vœux, était prêt à partir, tout enroulé, un tracé de la main même de ce Janmari qui vous en avait frôlé, du bout des doigts, la joue.

Et le vase est là, sur ma table, objet proche. La bonne femme qui le décore me regarde. Je ne suis pas plus fier que ça.

Vous savez, ces grands courants de la pensée dont vous me dites que j'y suis, je m'en suis toujours retrouvé sur le bord, à bricoler un petit remous. Devenu vieux, et prévoyant, cette fois-ci il y a un petit radeau qui est ce réseau qui fait mirage et qui accueillera volontiers Philippe E. si madame Lauvergeat le demande.

Je vous ferai signe alors.

Je vous envoie ces lignes de la main de Janmari. À vous d'y lire ce qu'une écriture de convention ne pourrait pas vous dire.

deligny

### Fernand Deligny à François Truffaut

[12 février 1973 <sup>1</sup>]

Renaud Victor me dit, revenant de Paris, que Pierre d'ailleurs, s'il s'agit d'un grand film, ne vous va guère.

J'en ai cherché quelques autres :

un radeau dans la montagne

l'aboi

par un long détour, peut-être  
 le long de cette frontière

autres lieux

à marche perdue

le long de cette frontière

(à suivre)

amitiés

deligny

1. Cachet de la poste.

### Germaine Le Guillant à Fernand Deligny

Paris, le 21 mars 1973

Cher Del,

Il y a bien longtemps que je n'ai plus eu de tes nouvelles. Je voulais cependant depuis déjà un moment t'adresser cette lettre que nous avons reçue d'un moniteur de colonies de vacances à propos du vol.

Je me souviens que dans ton séjour dans l'Allier, tu avais une attitude très ferme sur ce problème du vol<sup>1</sup>. Aujourd'hui, plus que jamais, les éducateurs sont malmenés devant ce problème du vol surtout chez l'adolescent et on sait où aboutissent les malheureux qui ont dans leur vie pris "un vélomoteur". On en trouve partout de ces vélomoteurs volés : chez les délinquants, chez les drogués, partout... Alors je voudrais bien que tu me parles un peu de ce que tu penses du vol.

Tu trouveras ci-joint la lettre du moniteur et deux textes que nous avons reçus comme suite à cette lettre.

As-tu le dernier livre de Gentis<sup>2</sup> ? As-tu reçu le dernier numéro de Recherches sur la psychothérapie institutionnelle<sup>3</sup> ?

À bientôt avec beaucoup d'amitié.

Donne-moi de tes nouvelles, celles d'Annie et de ton fils

Germaine

1. Deligny et les membres de La Grande Cordée s'étaient installés près de Saint-Yorre (Allier), dans le courant de l'été 1956 ; ils y restèrent jusqu'en janvier 1959. Pour des précisions concernant ces années, voir *Œuvres*, p.1825. Dans le n° 10 de la revue *La Hune* (printemps 1935), Deligny avait publié un court récit intitulé « Le vol ».

2. Roger Gentis, *La psychiatrie doit être faite, dé faite par tous*, Paris, François Maspero, 1973.

3. « Journées d'études de psychothérapie institutionnelle (extraits des débats du colloque de Waterloo) », *Recherches*, n° 11, janvier 1973.

### Fernand Deligny à Germaine Le Guillant

le 22 mars [1973]

le vol ?

Il s'agit d'un mot.

Un enfant prend quelque chose qui ne lui appartient pas.

Tel est l'acte manifesté, et, à première vue, on ne peut plus simple à lire.

Tel est l'acte manifesté, mais qui met l'accent sur ce que cet acte manifeste ?

Nous "autres" qui en parlons.

Si nous y allions du même ensemble de gestes, nous "autres", voilà de quoi il s'agirait : d'un vol.

Que les représentants plus ou moins patentés de la société s'en émeuvent, c'est leur "devoir", même s'il s'agit d'un devoir de vacance(s). Il y a vacance. Il y va du vacant dans le ON qui ne sait plus qu'en dire, du vol, du vol et du reste.

Alors l'éducateur, un pied dans le ON mouvant à souhait, et l'autre proche de l'enfant qui..., sa démarche en prend une allure intrigante.

Lorsque je l'étais, éducateur manifesté, est-il vrai que "j'avais une attitude ferme à l'égard du vol", comme tu le dis dans ta lettre du 21 mars ?

Je veillais à l'établi, je veux dire en ferme respect des us et coutumes qui émanaient de l'ensemble là, de cet ensemble disparate de présences qui se trouvaient là, psycho-caractériels, débilo-délinquants, bouillon de troubles variés dont la quémante unanime, manifeste (sans accent), était que quelque chose soit clair.

Quelque chose ? Ce projet en cours qui était le nôtre. Or le qu'en-dira-t-on ambiant compte pour une bonne part dans le fait d'y arriver ou d'y échouer.

Voilà ce que j'en pensais, "du vol" : un clou (possible) dans la chambre à air.

D'où j'en suis, maintenant, il apparaît souvent que les mains d'un enfant "autiste" se mettent à exister en (s'en) prenant ce qu'il ne faut pas.

Raison de plus pour que "l'établi" s'avère ferme et robuste, ne serait-ce que pour permettre ce qui peut avoir lieu par le travers.

"Permettre" ? Non pas : - "vas-y mon pote, tu peux...", mais donner les moyens, faire ce qu'il faut pour que l'événement advienne. Tout ce qui "permet" qu'enfants et adolescents volent, je n'en ferai pas l'inventaire. Je me dis, et il arrive que je rabâche, qu'à tout acte manifesté, l'accent est mis par<sup>1</sup>

Quant au manque manifeste d'autre chose, de cet autre chose qui aurait permis que d'autres gestes que celui-là aient lieu, agis par le même enfant, et je le dis en

refrain depuis trente ans, c'est l'affaire des "circonstances".

Il arrive qu'un éducateur y soit, dans ces circonstances, comme une mouche prise dans la toile, ou comme une araignée

voilà pour le vol et ce que j'en pense

bien reçu le Gents: lui ai dit merci. Tu sais...  
pas reçu le dernier numéro de Recherches

Vincent y va, à l'école de Monoblet. Any l'attend.

moi, ce mois de mars me fait vieux.

je suis submergé par lettres, dix par jour, passants curieux en quête de...,  
par petits lots, à longueur de semaine, ce film qui va devoir être fait. Toute une  
ribambelle qui se mobilise à coups de millions (anciens) pour le permettre.  
Et cette recherche de "l'écriture" qui guiderait, accentuerait notre démarche à la  
recherche de ce qui peut permettre à un enfant  $\infty$  d'exister...

heureusement que la dizaine d'enfants en séjour par là, ça coule comme l'eau de  
la rivière.

je suis bien fatigué, vois-tu, pas fait pour travailler comme ça tous les jours  
pareil: ça m'emmerde autant que les devoirs quand j'y étais, à l'école lycéenne.

Il n'y a que cette écriture en cours d'élaboration qui me ravigote un peu le cervelas<sup>2</sup>

ça, vois-tu, c'est  
quelqu'un qui parle  
que la parole inspire, pénètre,  
traverse, etc...

ça, c'est CE balancer  
qui leur advient

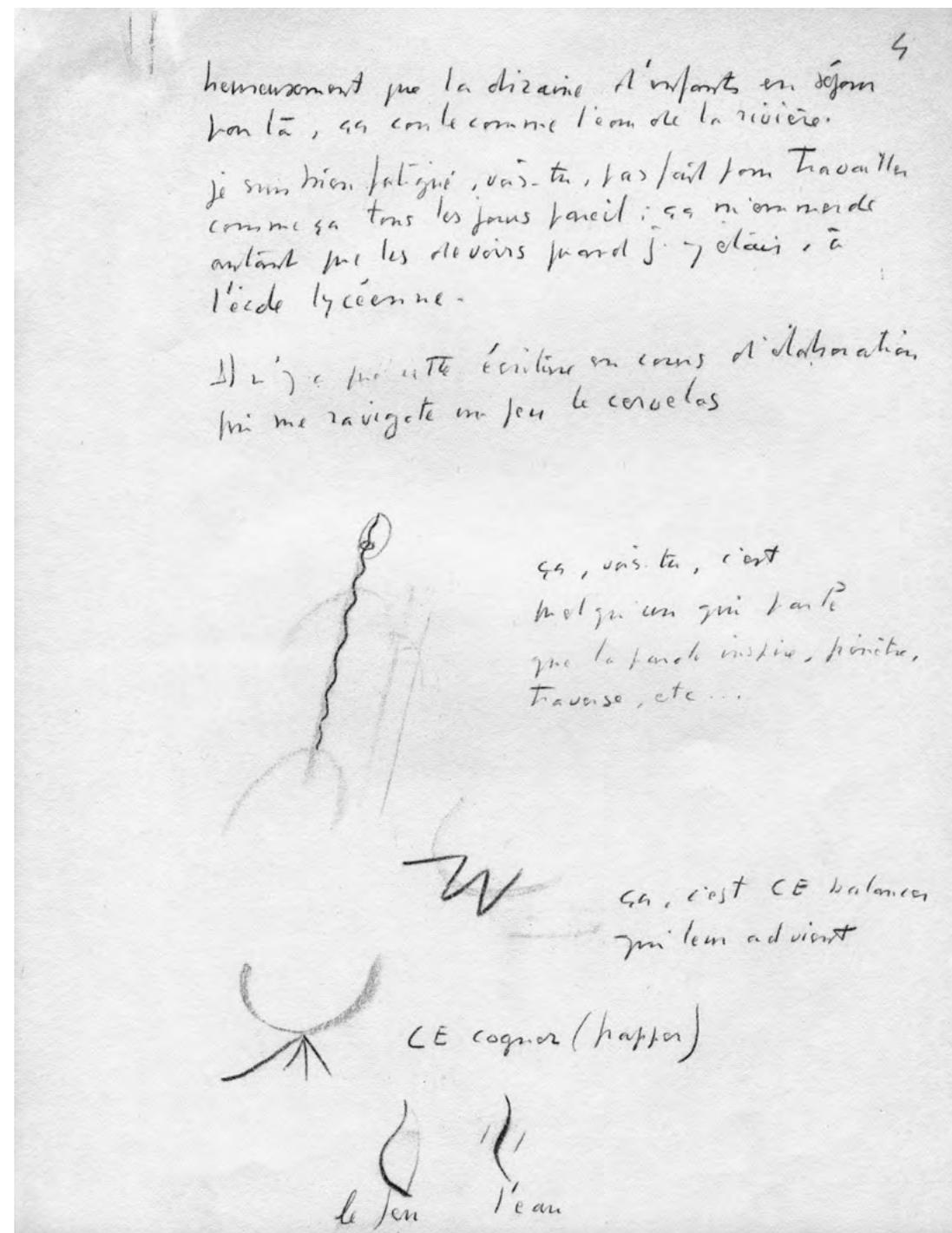
CE cogner (frapper)

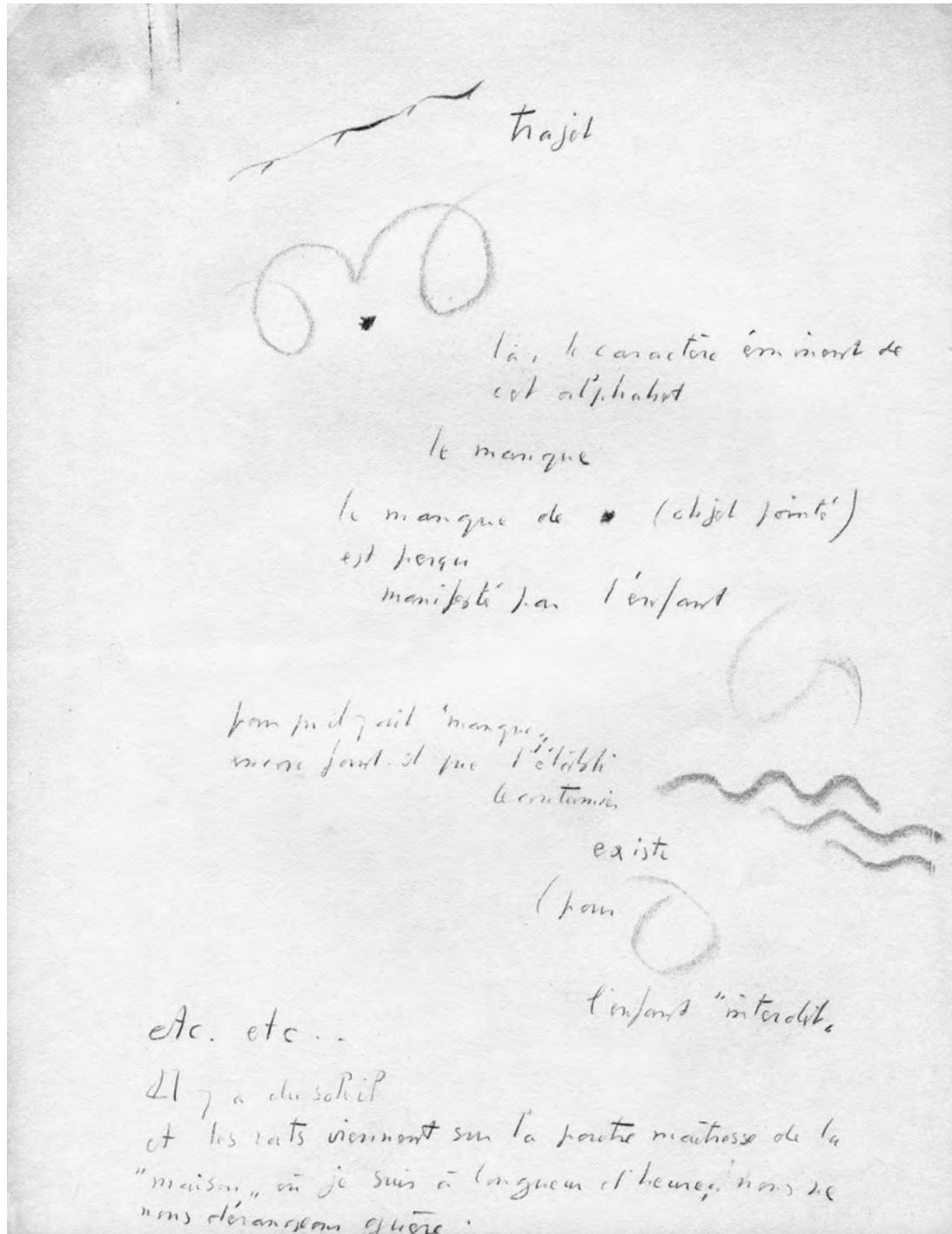
le feu l'eau

trajet

là, le caractère éminent de cet alphabet

le manque





le manque de \* (objet pointé)  
est perçu  
manifesté par l'enfant

pour qu'il y ait "manque"  
encore faut-il que l'établi

le coutumier

existe  
pour

l'enfant "interdit"

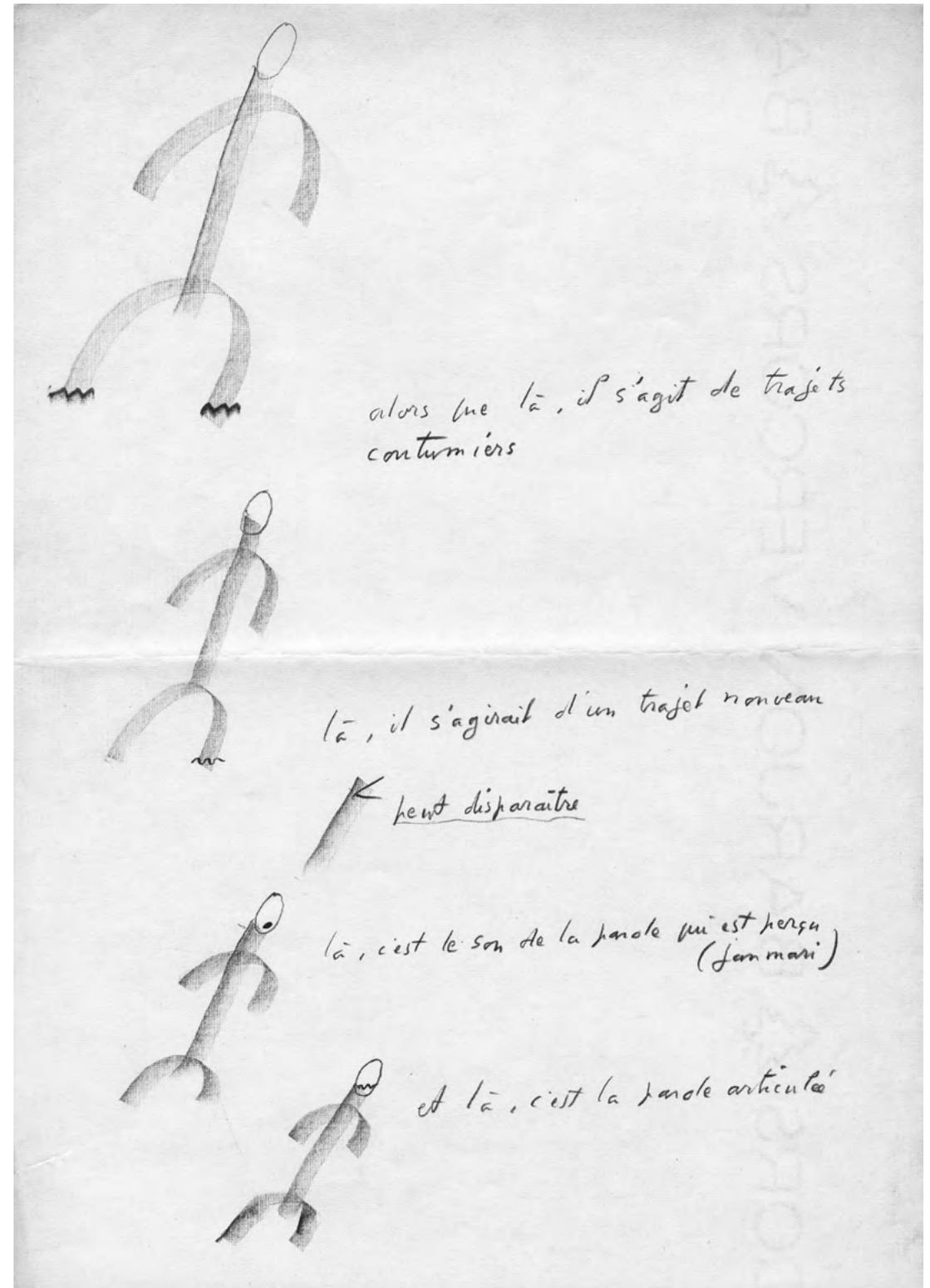
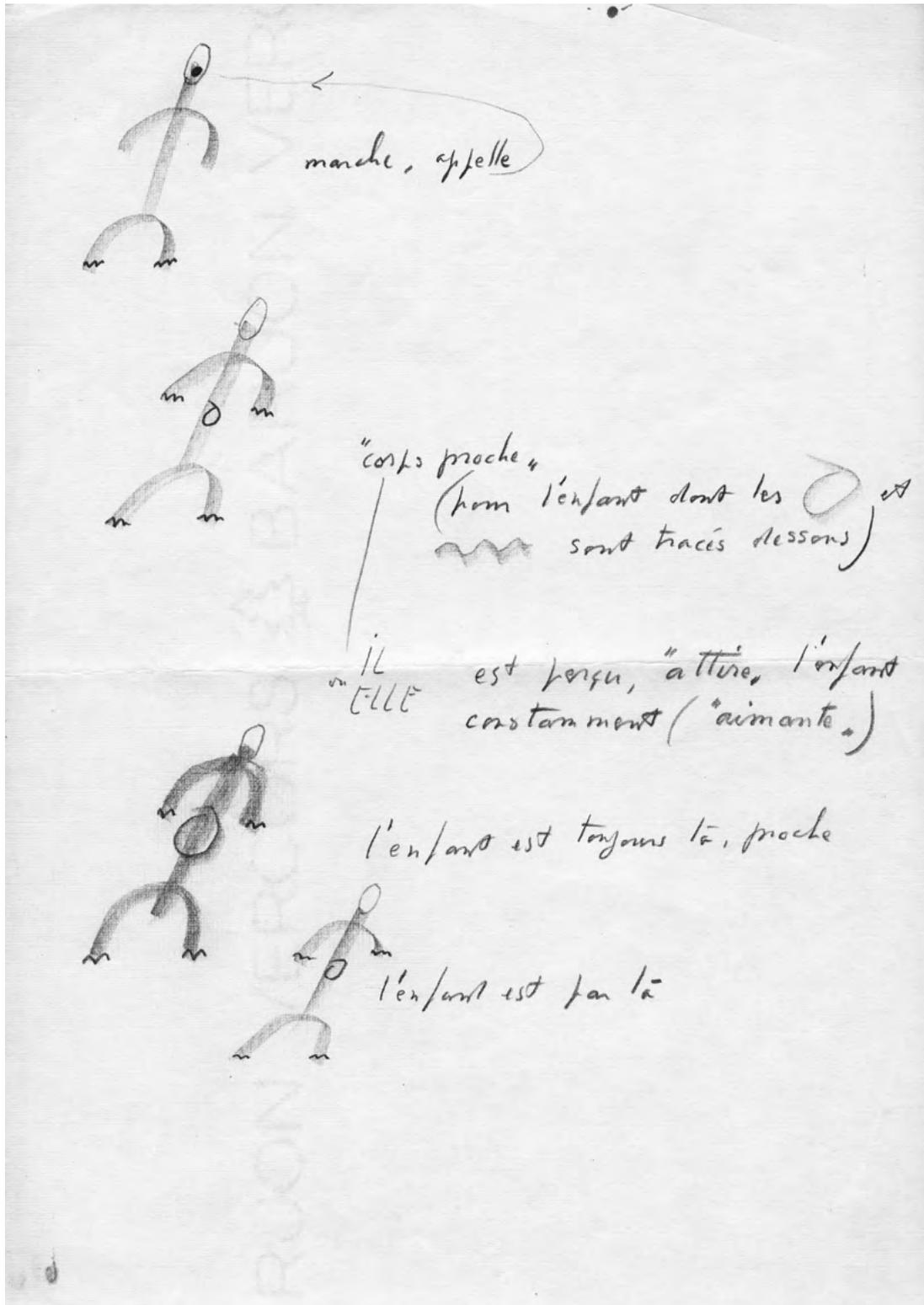
etc. etc.

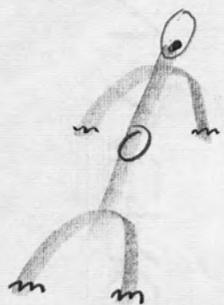
Il y a du soleil

et les rats viennent sur la poutre maîtresse de la "maison" où je suis à longueur  
d'heure; nous ne nous dérangeons guère.

1. Mots manquants au bas de la page.

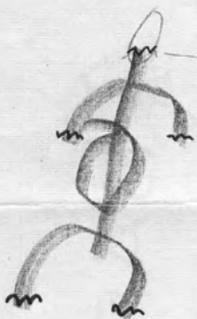
2. En avril 1973 – la pratique des cartes est alors déjà rodée –, Deligny transmet à Jacques Lin un ensemble de notes, dessins et légendes (voir pages suivantes), qui semblent répondre à des questions concernant la manière de transcrire non plus seulement les déplacements et gestes des enfants mais la présence des adultes telle qu'elle peut être perçue par eux. Les adultes sont figurés sous la forme de bonhommes; le cerne reste le référent de l'enfant autiste. La mise en mouvement, le faire, sont schématisés par des petites vaguelettes. Le bonhomme dont le corps intègre un cerne désigne l'adulte qui a été repéré en tant que « corps proche » par l'enfant. Selon que l'enfant est plus ou moins sensible au langage, la bouche du bonhomme a la forme d'un point (pour l'enfant, comme Janmari, qui ne réagit qu'au son) ou d'une vaguelette (pour Marie-Pierre proche de l'usage de la parole – la vaguelette a donc encore un sens un peu approximatif, qui se situe du côté de l'« expression » au sens large). Lorsqu'il s'agit du repérage d'un geste, Deligny propose d'inscrire un astérisque sur la main du bonhomme : le geste (*manier*) « arrivé quasiment par hasard » (idée qui fut développée plus tard sous la forme du mot « simulacre ») est le fait du bonhomme immobile, alors que le « geste décidé » est celui du bonhomme engagé dans le mouvement (voir p.4/8). Il cherche ensuite à représenter la coordination du regard, de la main et du geste de l'adulte en tant qu'elle formerait un ensemble repéré par l'enfant, sachant que le moment du repérer est toujours considéré comme potentiellement libérateur d'un permettre et donc déclencheur d'une action. Il propose d'inscrire des vaguelettes dans le tracé du cerne pour schématiser la mise en mouvement de l'enfant (s'agissant de Cornemuse, dont il donne l'exemple, c'était en soi un événement); le déplacement de l'autiste peut aussi être signalé – en quelque sorte inversement – par des vaguelettes incrustées de petits cernes qui désignent alors les gestes pour rien agis en cours de route. Le schéma d'un cerne sur lequel vient se greffer un mouvement, qui pourrait être celui de l'adulte, est barré en tant qu'il indique un forçage susceptible de bloquer l'enfant dans son mouvement (p.7/8). La démonstration selon laquelle aucune intervention ne peut se passer d'un repérage préalable par l'enfant fait l'objet du graphique au bas de la p.7/8 (le signe du repère peut être vu comme l'accolement d'un cercle – tête ou rond « bien fait » – et d'un cerne ouvert). La dernière page (le « ce qui est là, sur le trait rouge, s'inscrit sur la feuille du dessus » fait allusion à ce qui viendrait prendre place sur un calque, mais quoi ?) synthétise l'attention extrême à l'espace, aux enfants et à eux-mêmes exigée des adultes par ce dispositif en mouvement dont ils devaient, en plus, prévoir la transcription. Une grande partie de ces propositions graphiques furent adoptées et incluses dans les cartes à partir de juin 1973 (voir *Cartes et lignes d'erre*, p. 87 sq.).





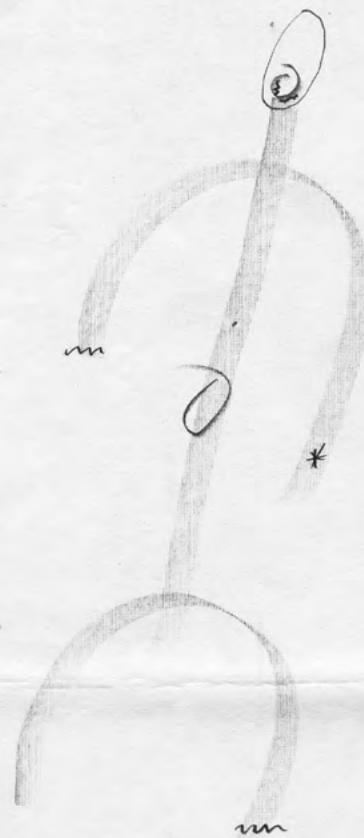
la présence envers Janmani en 68  
se retracerait ainsi

alors me la présence envers maripione 72  
s'écrivait :



car maripione en est, de la parole  
articulée  
paroles d'usage

(elle en est "proche" de  
l'usage de la parole)  
- ce qui ne veut pas dire qu'elle  
parlera demain



Vesper

lent-étre me dans le

○ son qui sort de  
la bouche

des brèves de parole

○ articulées  
sont brèves

et \* sur la main, au  
regard, etc... est autre  
chose me •

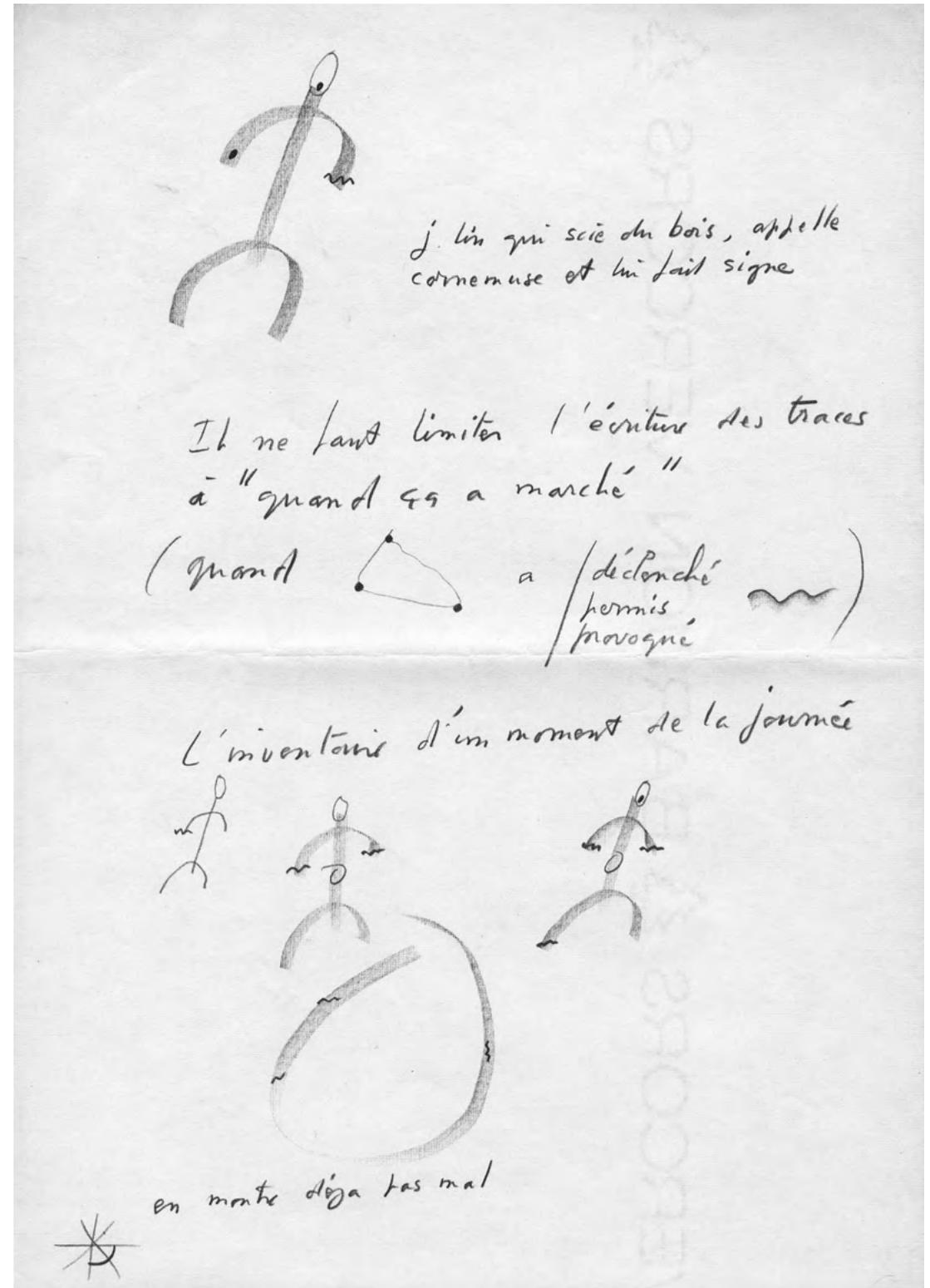
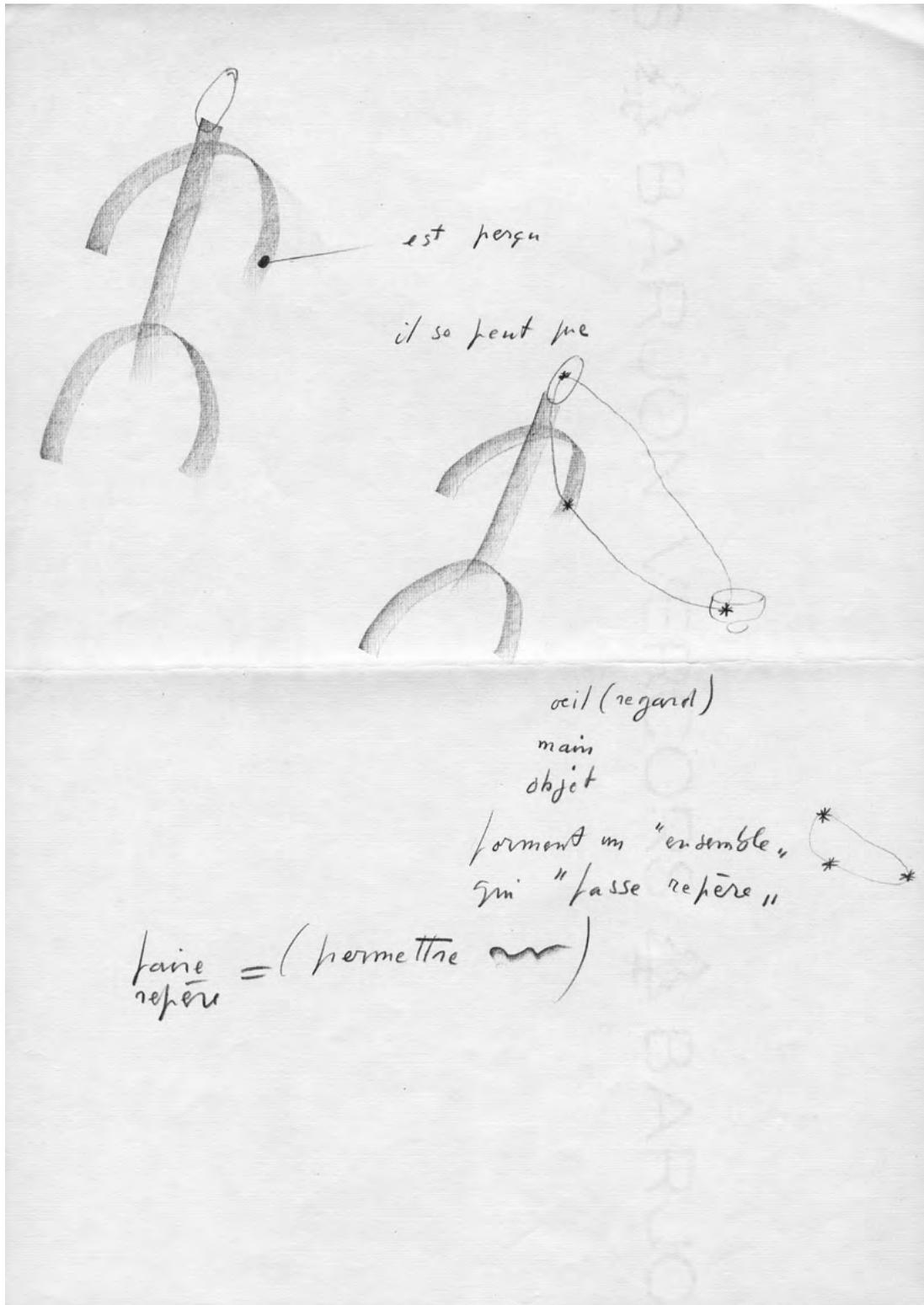
Il s'agit d'un "manier" qui,  
lent-étre, se met à faire  
réfère, à "permettre",  
(alors m'un chien n'y  
comprendrait rien)

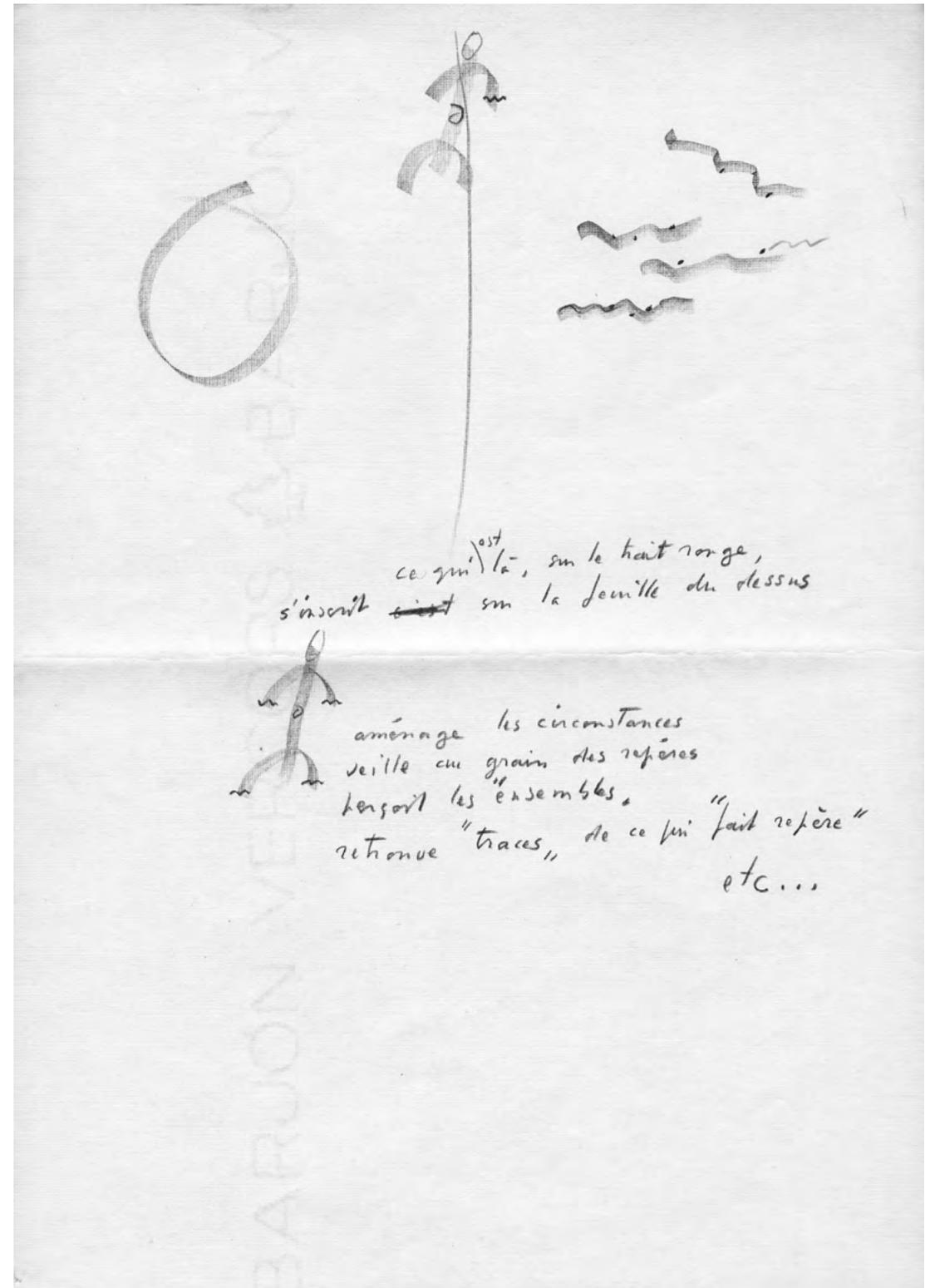
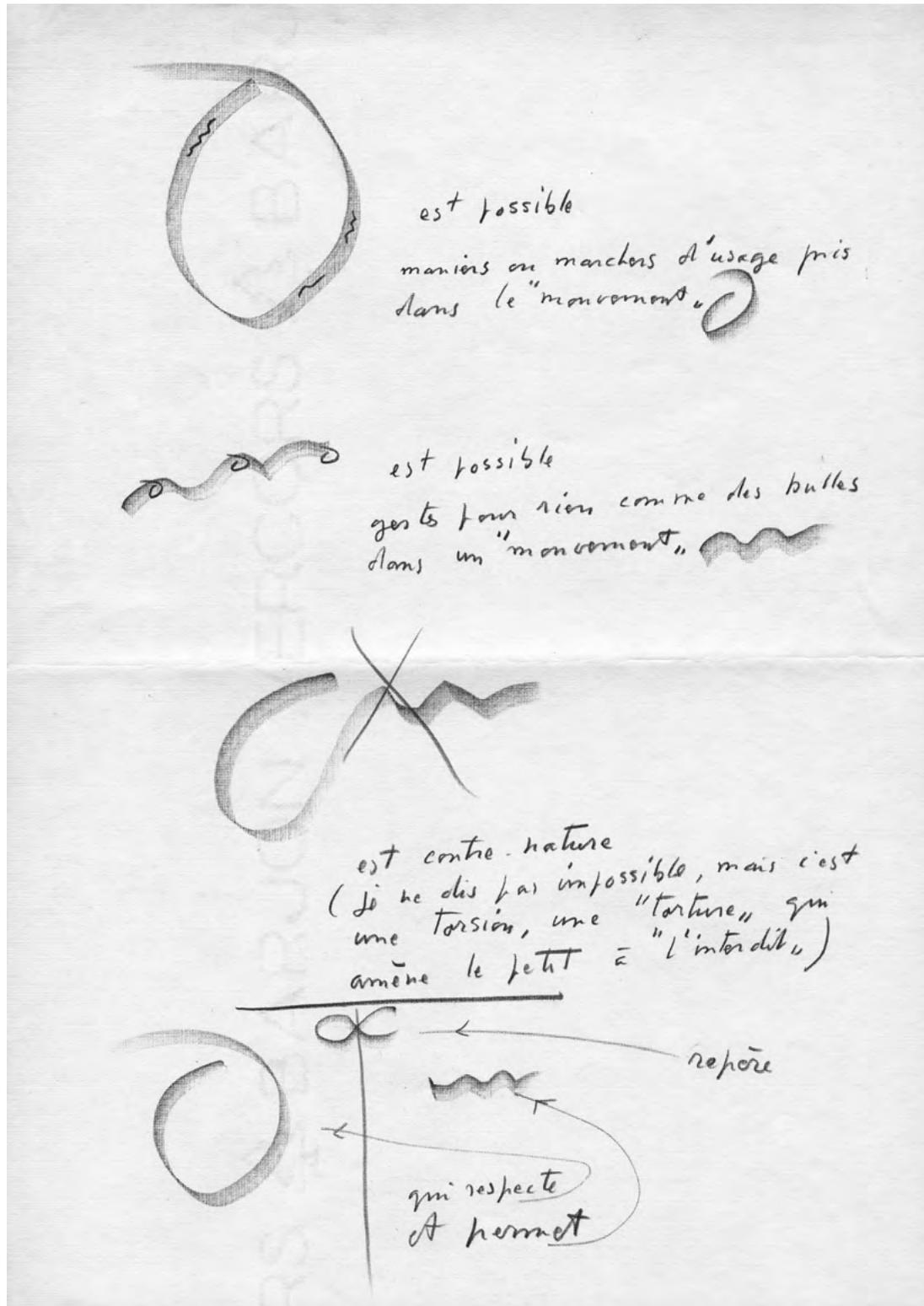


c'est arrivé quasiment par hasard



alors me là, il y avait geste décidé  
(au cours d'un trajet)





**Fernand Deligny à Jean et Henriette T.**le 4 avril [1973]<sup>1</sup>

Je vous recevrai volontiers si vous pouvez passer par ici<sup>2</sup> pendant les vacances de Pâques. Prévenez-moi quelques jours à l'avance et venez plutôt un après-midi.

Il n'est pas du tout nécessaire que Gilles vienne avec vous car il sera question de lui, et que dire en sa présence ? Et puis il va s'ennuyer : des gens qui parlent, encore et toujours...

Et pourquoi voulez-vous qu'il vienne "ici" pendant les vacances ?

Les Cévennes ont lieu toute l'année.

À bientôt sans doute

deligny

1. Cette lettre est la première que Deligny adresse aux parents de Gilles T. Par la suite, il s'adresse surtout à Henriette T., qui est celle qui lui écrit et avec laquelle il a des échanges à propos de Gilles, mais aussi de leurs lectures respectives. Henriette T. avait fait des études de philosophie et était une grande lectrice, comme en témoigne leur correspondance. Parmi les nombreuses lettres d'Henriette T. n'ont été retrouvées que celles écrites à partir de 1985 (sauf une, datée de mars-avril 1975, voir *infra*).

2. Dans l'original, Deligny a dessiné une micro-carte pour situer Graniers par rapport à Monoblet et Saint-Hippolyte-du-Fort.

**Fernand Deligny à Françoise Dolto**

le 5 avril [1973]

J'ai bien reçu la lettre où vous me parlez de Philippe de T. J'en ai fait part à quelqu'un de notre petit réseau qui prendra contact avec madame Langignon très prochainement, et peut-être avec quelqu'un du milieu familial si madame Langignon le pense nécessaire.

Depuis hier, il y a une chevrette sur ce territoire du Séré. C'est une paysanne de Monoblet qui nous l'a donnée après l'avoir nourrie elle-même au biberon afin que la chevrette grise ne souffre pas du sevrage.

Les deux novices des jésuites sont arrivés chacun sur un vélo bleu, vers minuit, et ils ont trouvé la cabane grâce au plan que les deux autres, venus avant l'hiver, leur avaient donné.

et voici Pâques... et l'avalanche probable de passants.

Amitiés

deligny

**Fernand Deligny à Émile Copfermann**

le 11 mai [1973]

faut pas te fâcher malgré tout le tas de bonnes raisons que tu en aurais. c'est sur le flanc droit que je suis, étendu, après m'être débattu pour qu'il ne me retrouve pas, cet ulcère que j'arrive à perdre pendant quelques années<sup>1</sup>. et puis, quand je m'y laisse prendre à – dans – cette trame qui fait tentative, ça y est...

et ce si joli tracé en

 qui pousse

aux mains de Janmari

devient bague de douleurs dont je me demande quand je l'ai avalée et tu sais, ça met des mois à se faire un joli petit œil comme celui qui me fait geindre.

peut-être qu'après

j'aurai la main leste

del

1. « Perdre » au sens de « semer » (un poursuivant)... En 1985, Deligny fut hospitalisé d'urgence pour un double ulcère perforé, qu'il avait refusé de soigner.

Fernand Deligny à Émile Copfermann

le 31 mai [1973]

je reçois “la santé mentale en Chine”<sup>1</sup>, et le remords me prend de demeurer sans rien dire, parole inerte depuis longtemps.

je suis retourné parcourir les pages que tu as tapées à ton retour d’ici :

– “formidable, disais-tu, si les autres l’estiment tel”<sup>2</sup>.

épouvanté, voilà ce que je suis, devant ce galimatias des propos par un certain moi tenus sans aucun doute.

j’espère que tu n’as pas fait lire ça à d’autres que Gentis. j’en ai les oreilles qui bourdonnent; d’autant plus qu’il y a là-dedans des phrases dites à toi, dans le moment, pour que tu en entendes quelque chose de cette position que je m’entête à tenir, mais que je pensais bien reprendre, effacer à tout jamais dans la version écrite.

le seul titre évident qui me vienne si j’y arrive à “dire” quelque chose que je laisse paraître, c’est

l’irrécupérable

et il ne s’agit pas d’un surnom que je me donnerais mais de cet autre pôle dont Jean-Marie est le porte-silence. à l’autre (pôle), il y aurait Mao.

1. Gregorio Bermann, *La Santé mentale en Chine*, trad. de l’espagnol par Alain Barbaste, Paris, François Maspero, coll. « Textes à l’appui / psychiatrie », 1973.

2. Ces échanges entre Copfermann et Deligny auraient dû donner lieu à un livre, qui ne vit pas le jour.

Germaine Le Guillant à Fernand Deligny

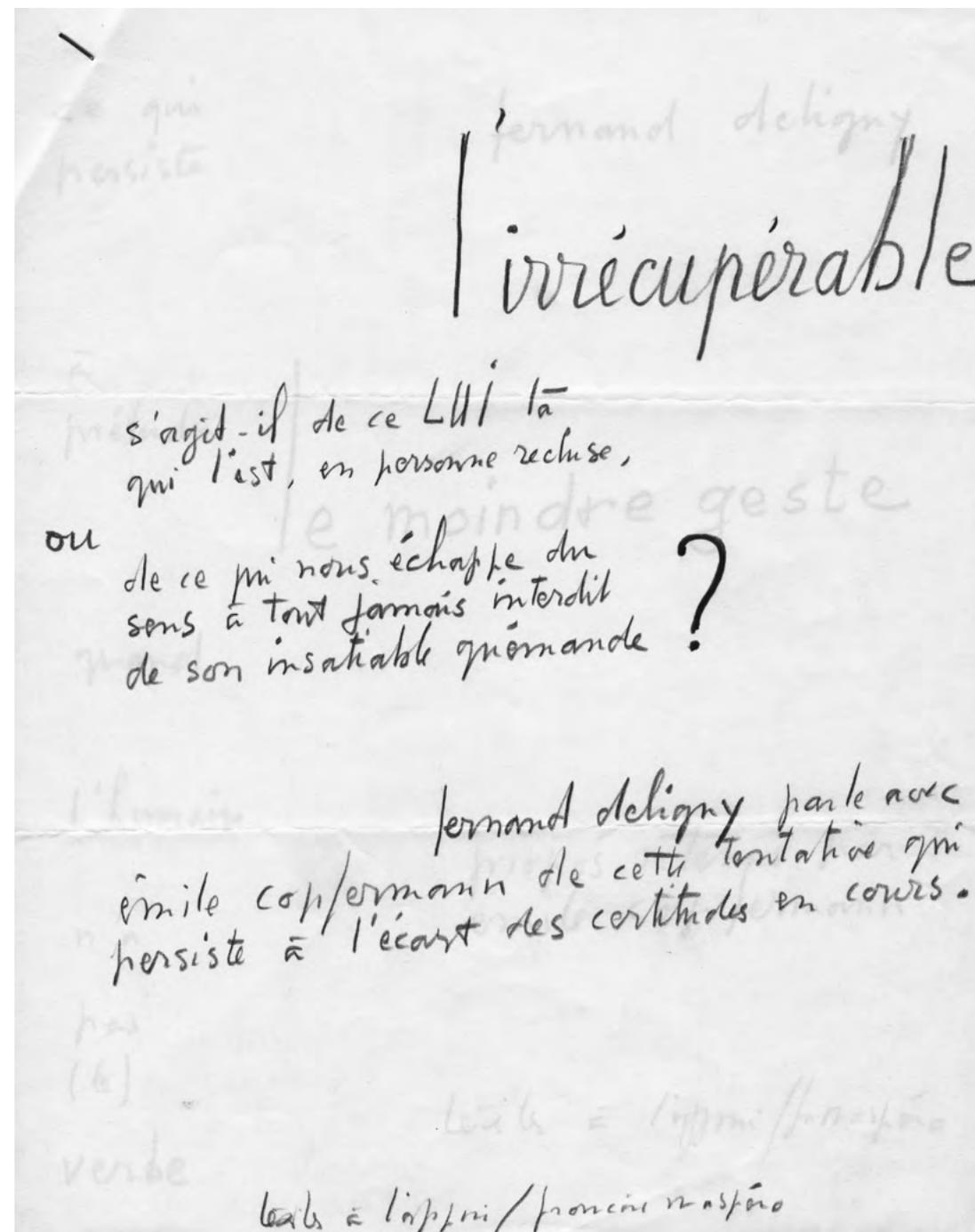
Paris, le 18 juin 1973

Cher Del,

Tu vas recevoir, prochainement, une lettre des Éditions Mame te demandant si tu n’aurais pas un ouvrage à publier, “à leur mettre sous la dent”.

Les Éditions Mame qui se sont spécialisées dans la diffusion de bibles et catéchismes divers ont été, après une menace de faillite judiciaire, reprises par un groupe dont Claude Cartier-Bresson est devenu le directeur général adjoint.

Claude Cartier-Bresson est un copain de longue date de Louis et moi et il a



entrepris une tâche monstrueuse qui consiste à reprendre les Éditions Mame mais, surtout, à les décléricaliser et... il s'est mis à lancer des collections de linguistique et autres en faisant appel à des jeunes aux idées hardies <sup>1</sup>.

En ce qui concerne le lancement d'une collection de psycho-pédagogie qu'il veut lancer dans le monde des éducateurs, des parents et des psys, c'est à moi (pas jeune du tout) qu'il a demandé conseil.

Évidemment, le premier livre de la collection dont nous ne sommes actuellement qu'à la mise en place serait un livre d'Irène Lézine qui connaissait depuis longue date, elle aussi, Cartier-Bresson.

Mais un livre, même celui d'Irène, ne fait pas une collection et j'ai pensé que nous pourrions soit rééditer quelque chose de toi, soit que tu nous donnes quelque chose.

Mais je suis un peu "gonflée" de t'écrire cela alors que je passe mon temps à te demander d'écrire et que tu me réponds toujours évasivement. Toutefois, y aurait-il quelque chose à faire dans les nombreuses bandes enregistrées que tu as ? Je sais bien que Copfermann s'en occupe mais je me dis aussi que peut-être des miettes de la table du riche pourraient parvenir jusqu'aux Éditions Mame.

Cela me plairait bien, je t'assure, de contribuer à l'édition d'un bouquin de toi.

J'ai reçu le dernier numéro des cahiers de l'Aire. Je l'ai trouvé vraiment intéressant. Nous en enverrons une analyse très positive dans "Vie sociale et Traitements"; beaucoup d'infirmiers seront concernés par ces documents.

Dans mes travaux divers, je travaille aussi à tenter de faire un numéro un peu spécial de "Vers l'Éducation Nouvelle" sur les fêtes. Tu me diras que le sujet, depuis 1968, est quelque peu bradé mais je pense aux fêtes de fin d'année dans les écoles, les collectivités, etc... dans les familles aussi...

Je savais que tu avais écrit quelque chose sur une fête de La Borde qui s'était tenue en 1966. J'ai demandé que l'on m'envoie le numéro et je l'ai. Je te l'envoie; tu te reliras <sup>2</sup>.

Je me dis aussi que peut-être tu pourrais, pour ma lettre, écrire quelque chose sur ces fêtes que l'on fait faire aux enfants ou aux adolescents.

Tu vas me trouver bien exigeante, bien bavarde mais tu feras comme tu le souhaiteras.

Salut cher camarade. La rumeur publique dis que tu ne reçois plus les gens... travailles-tu davantage ?

1. Après avoir dirigé les affaires de textile familiales, Claude Cartier-Bresson (frère du photographe) reprit les éditions Mame et y publia pendant une dizaine d'années des ouvrages de sciences humaines, en particulier de linguistique et d'économie (dont le livre de Catherine B. Clément, *Le Pouvoir des mots, symbolique et idéologique*, Tours, Mame, coll. « Repères », 1974, qu'Huguette Dumoulin adresse à Deligny (voir *infra*, p. 496)). Après le départ de Cl. Cartier-Bresson, Mame reprit sa vocation religieuse.

2. Deligny avait écrit un court texte intitulé « Et au jour dit... », au sujet de la kermesse annuelle de La Borde, paru, selon Bruno de Coninck (qui me l'a transmis) dans une revue intitulée *La Vie collective*, en octobre 1966 (illustré d'une gravure de la prise de la Bastille). Le voici : « La kermesse a lieu, au jour dit. La Télévision a prêté des costumes qui, portés par les uns et les autres, pensionnaires, invités, moniteurs et médecins, nous font faire un bond dans le temps. En arrière ? En avant ? / Les guinguettes 1900 ont été repeintes en 1789... / Il y a foule agglutinée autour du ring de catch et, dans cette foule, des gens des alentours

et de Paris ou d'Orléans, des malades venus d'autres cliniques et hôpitaux psychiatriques. / On fait cuire un mouton entier sur un feu de bois, on danse, on boit des punchs à la rhumerie martiniquaise. On attend Mouloudji et des jeunes chanteurs d'un cabaret de la rive gauche. / Bien perspicace qui pourrait dire dans cette mêlée des jours de fête lesquels sont ces fameux fous que des gens doivent quand même bien chercher de l'œil, sournoisement, et il est fort possible qu'ils aient repéré cet homme qui va, un peu voûté, les cheveux trop longs et qui marmonne seul, au bord de la fête qui tonitruue. Ils se disent / – En voilà un. / Et cet homme-là, / c'est moi. »

### Fernand Deligny à Germaine Le Guillant

le 23 juin [1973]

je réponds à Wanda Yana que MAME est ce qu'aboie de temps à autre ce janmari qui m'est proche depuis six ans. Ça ne fait pas un livre. Et pourtant... Si tous ceux qui parlent à leur place, à ces enfants-là, avaient la même sobriété – (voir la dernière Mannonade <sup>1</sup> fraîche sortie du Seuil).

Bref

Il est vrai que les gens, je ne les vois plus, et réciproquement. Ce défilé me laissait sans salive et tout désaccordé d'avec ce que j'ai à faire qui est d'une autre nature que cet "échanger" qui me paraît décalqué des échangeurs d'entre les routes à grand tourisme.

Tu n'as pas l'air d'entendre que je n'y peux rien aux institutions : les "cahiers de l'Aire", je les reçois comme toi et je n'y suis pour rien depuis qu'ils s'adressent à qui y travaille dans les lieux prévus pour. Je refuse maintenant qu'ici soit lieu de stage pour éducateurs en formation. Alors, que veux-tu que j'écrive dans une collection "pédagogique" ? je ne pense pas qu'une tentative puisse être reprise (Freinet ou qui tu voudras).

Une tentative (s')échappe. Vouloir faire comme, c'est aller à contre-sens; or, c'est le sens qui compte, pas la/les technique(s)

je pense qu'il y a bien un petit livre très oublié :

– "Les enfants ont des oreilles" <sup>2</sup>

du temps de la grande cordée; tu avais ménagé une rencontre en grande banlieue où j'en avais parlé à des gens avertis par toi.

Ce livre, je ne l'ai plus, bien sûr. Jo Manenti m'avait dit en avoir un dans une malle. Mais ça m'étonnerait que Mame ou qui tu voudras réédite ces petits contes.

pour la fête...

pour le moment, je n'y suis pas; pas tellement le cœur à à vrai dire, je m'en suis toujours tenu à l'écart, ressentant comme

un outrage la joie voulue, le fait exprès.  
la Corvée

quand il y avait la Grande Foire de Lille qui durait un mois, celui qui précédait la rentrée à l'École, j'y allais, sur le champ, le matin très tôt; quasiment personne; les singes, on les avait mis à prendre l'air dans des cages. Je passais une heure ou deux à les regarder. Ils me regardaient. J'aurais bien voulu qu'ils me tiennent quitte de leur ennui. ON les avait pris pour les montrer. JE n'y étais pour rien. Et, de plus, je n'en avais même pas, de cacahuètes.

je veux dire que la fête, il y a toujours quelqu'un qui s'y ennuie gravement <sup>3</sup>.

del

1. Deligny fait sans doute allusion au livre de Maud Mannoni, *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, paru au Seuil en 1970.

2. *Les enfants ont des oreilles*, paru d'abord aux Éditions du Chardon rouge en 1949, fut réédité par Copfermann chez Maspero, coll. « Malgré tout », en 1976 (*Œuvres*, p. 233-367). Deligny ne publia rien chez Mame.

3. Ces dernières lignes (depuis « pour le moment » jusqu'à « qui s'ennuie gravement ») ont été publiées dans *Vers l'éducation nouvelle*, n° 227, novembre 1973, sous le titre « À propos de la fête ».

### Fernand Deligny à Christiane Macé <sup>1</sup>

le 31 juillet [1973]

d'accord pour que soit publié ce que j'en pensais, ce jour-là, de la Fête.

Germaine Le Guillant m'a écrit avec photocopie, je crois, de ma lettre, le passage à publier étant marqué d'un trait en marge. Y échappe la dernière phrase, ce qui voudrait dire que le récit n'a pas besoin de moralité.

Ceci dit, il faut me croire quand je raconte des histoires.

Cette Foire, je ne l'ai jamais digérée. Et cette rage envers ce qu'ON leur faisait vivre, à ces singes, elle me tient compagnie dans mon épiluchage de cette parole qui nous permet de nous croire tout permis, y compris de les enfermer, les autistes <sup>2</sup>. Sauf qu'ON ne les montre pas, les jours de Fête.

etc. et amitiés

deligny

1. Christiane Macé était une militante communiste, résistante, formatrice aux Ceméa et l'une des fondatrices de l'Union des vaillants et vaillantes, en 1945; elle dirigea plus tard l'Association sportive et gymnique de Bagnolet, qui favorisait l'accès aux pratiques sportives des enfants de milieu populaire, puis fut directrice de centres de vacances. Sa rencontre avec Deligny eut lieu dans le contexte de ses échanges avec les Ceméa. On comprend d'après cette lettre (et la précédente) qu'elle collaborait à *Vers l'éducation nouvelle*.

2. Deligny a raconté à plusieurs reprises ce souvenir d'enfance traumatique, notamment dans *Lointain prochain. Les deux mémoires*, Paris, Fario, 2012, p. 26: « Ce que je voyais, ce fronton délabré, la cage monumentale surmontée d'un dôme, ces quelques mains toutes petites alors que les autres étaient cachées vers les ventres en quête de chaleur, des yeux si noirs qu'ils scintillaient, ce que j'étais obligé de voir me navrait; j'étais abasourdi de honte et de colère; impossible, tout à l'heure, de raconter à quiconque; tout ce qui me serait dit serait une tentative de réconciliation alors que je savais la rupture irréparable. / Voilà ce qu'on venait voir dans le hourvari, les cris, les lumières. On; j'ai pensé on; comme on apprend le nom de l'inéluctable. »

### Fernand Deligny à Claude B.

le 11 août [1973]

Alain Cazuc <sup>1</sup> me fait part de votre lettre du 6 août qui nous annonce l'arrivée de Christophe lundi 17 septembre vers 15 ou 16 heures. Il sera attendu à Graniers où vous êtes déjà venus. J'aurai avec vous un entretien avant que vous ne repartiez.

Il est probable que Christophe vivra, au moins pour une part de son séjour, "dehors". Munissez-le d'un vêtement de pluie, de bonnes chaussures et de quelque vieux pull.

Je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs

deligny

1. Alain Cazuc, photographe et étudiant en sociologie de l'art, était arrivé en avril 1973 dans le réseau. Hormis son rôle de présence proche auprès des enfants autistes, il servit de secrétaire à Deligny et joua un rôle important dans tout ce qui concernait les projets de cinéma et de vidéo. Il réalise *Projet N* en 1978 (voir *Œuvres*, p. 1353 sq.). Il a quitté le réseau en 1981.

**Fernand Deligny à Franck Chaumon**

le 5 juin [1975]

à Frank Chaumont <sup>1</sup>

En écho très lointain à votre article – “actualité de la lutte politique en psychiatrie” <sup>2</sup> – dont je reçois photocopie, je vous dis mon accord sur le fait que cet “ailleurs”-ci, au fin fond de ce que j’ai pu décrire comme une planque délibérément a-historique et “dehors” autant que faire se peut, soit terrain où la lutte des classes s’exaspère <sup>3</sup>. Il y va du “commun”, et de la recherche d’un “nous” dont Henri Wallon me disait, du temps de la grande cordée – peu après 1945, un des temps forts que vous signalez –, qu’il préludait au “je”.

C’est pour quand, le prochain temps fort ?

Sentiments les meilleurs

deligny

1. Franck Chaumon (que Deligny, répercutant l’erreur orthographique de *France nouvelle* (voir reproduction double page suivante), écrit «Frank Chaumont») a 29 ans à l’époque, il est psychiatre et membre du PCF depuis 1973 (il le resta jusqu’en 1976); il est également membre de la commission santé du comité central et président du syndicat de la psychiatrie depuis 1974. Il avait vraisemblablement rencontré Deligny (dont il connaissait le nom par Marie Bonnafé, psychiatre et psychanalyste, membre du parti communiste) par Huguette Dumoulin.

2. «Actualité de la lutte politique en psychiatrie» a paru dans *France nouvelle* le 2 juin 1975. La teneur du texte, qui critique les dérives politiques de la psychiatrie de secteur au nom de la nécessité d’établir un «type de rapports [entre] l’institution de santé mentale et la collectivité desservie avec ses institutions» (Lucien Bonnafé), exclut en réalité la tentative de Deligny des enjeux politiques (au sens institutionnel) de la psychiatrie. La dernière phrase de l’article, reprise ici par Deligny – «permettre», et «ailleurs», faisant partie de son vocabulaire – résume les deux axes de la recherche proposée par Chaumon : lutte des classes et psychanalyse.

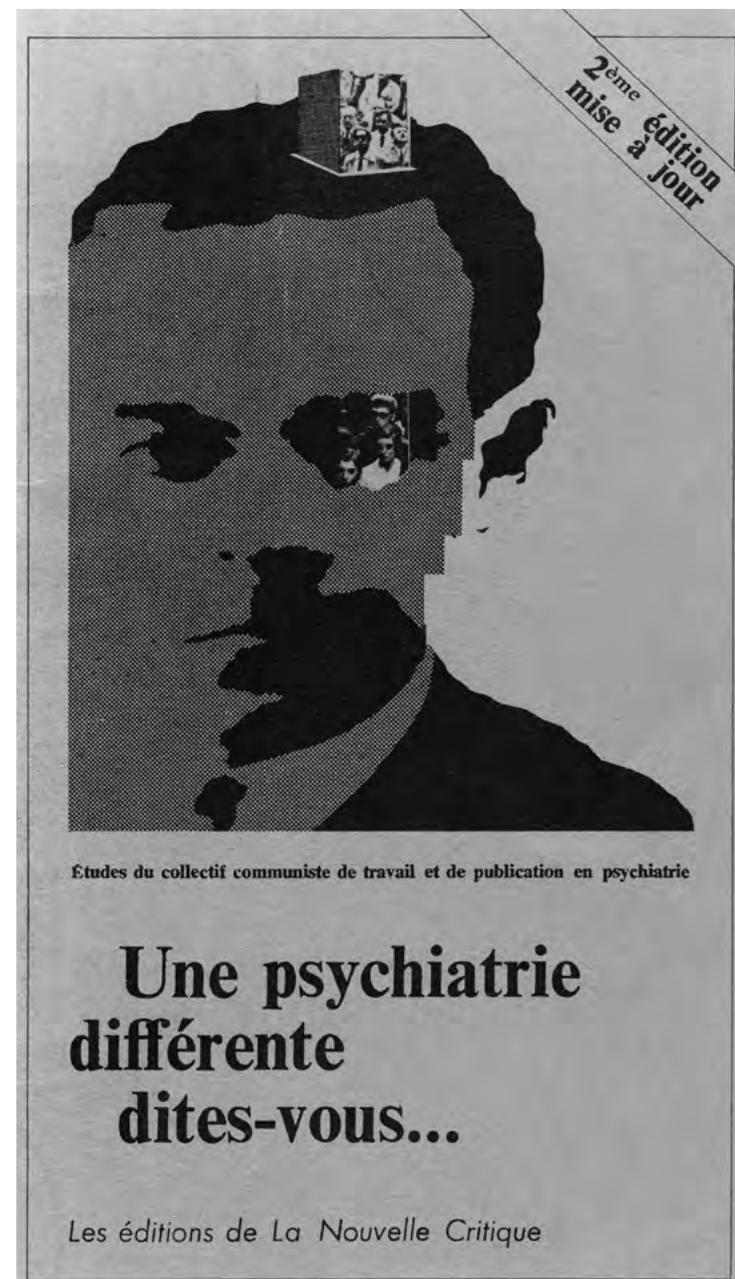
3. C’est la première fois – et peut-être la seule – que Deligny parle explicitement de la tentative en termes de «lutte des classes».

**Fernand Deligny à Daniel Terral**

le 10 juin [1975]

Émile Copfermann me transmet votre lettre du 7 juin <sup>1</sup>.

Vous savez, “me voir”... et “m’entendre”, ça ne va pas vous réconcilier avec

Supplément au n° 82 (mars 1975) de *La Nouvelle Critique*

Double page suivante :

Franck Chaumon, «Actualité de la lutte politique en psychiatrie», *France nouvelle*, 2 juin 1975

vers les trotskistes à les mêmes motivations que celle des propagandistes du Capital qui font du tintamarre autour de leurs moindres actions. Ils voient en eux un instrument particulier de l'anticommunisme, un moyen d'affaiblir tant soit peu l'influence du Parti Communiste Français dans les masses. (2)

## Un combat politique nécessaire

Aussi bien la lutte politique pour éclairer la vraie nature du trotskisme et l'empêcher de dénaturer, de stériliser des énergies révolutionnaires qui veulent se manifester, dans la jeunesse en particulier, est-elle une part du combat idéologique général des communistes.

Les groupes trotskistes voient leur maigre audience se réduire encore et leurs disputes internes se multiplier dans la mesure même où les communistes luttent pour que l'union se consolide sur des bases claires et à partir du renforcement de la place que doit y occuper le

parti de la classe ouvrière. De même les initiatives, les actions organisées dans tous les domaines et à tous les niveaux, une combativité sans cesse renouvelée des communistes, une propagande audacieuse et conquérante, la volonté permanente de faire progresser le marxisme-léninisme dans la conscience de millions d'hommes, sont les moyens les plus efficaces pour obtenir que les entreprises actuelles pour utiliser le trotskisme contre le mouvement ouvrier s'effondrent de la même façon que les précédentes. ■

(1) « France nouvelle » a reçu ces temps derniers plusieurs lettres de lecteurs concernant le gauchisme et en particulier l'action des trotskistes. Ce sont en particulier celles de Claude S. à Sarreguemines, de Jean Le Gal de Saint-Ouen-l'Aumône, de Philippe P. de Nogent-sur-Marne. Etant donné que certaines d'entre elles nous demandaient de rappeler la nature du trotskisme, il nous est apparu qu'il était difficile de le faire dans une réponse aux lecteurs. C'est pourquoi nous y consacrons cet article.

(2) Comment ne se réjouiraient-ils pas par exemple de l'effort de propagande constant et considérable que font les trotskistes et particulièrement « L.O. » dans les centres ouvriers où les communistes ont une influence déterminante. C'est avant de travail qu'ils n'ont pas à accomplir eux-mêmes.

va de pair avec le plus monstrueux des gâchis (par exemple dans le secteur de l'enfance dite « inadaptee »). Il en est ainsi de l'officielle politique de « psychiatrie de secteur » (3).

Les personnels qui travaillent en psychiatrie ne peuvent que vivre dans le plus grand désarroi la discordance entre leurs aspirations fondées de praticiens et la réalité tangible des obstacles quotidiennement rencontrés. J.P. Rumen traite plus en détail ce dernier aspect et montre bien à quel point la responsabilité des communistes dans la lutte politique et idéologique est grande dans ces milieux où les idéologies les plus diverses ont souvent en commun à la fois de diviser les catégories professionnelles et de « manquer » la dénonciation et la lutte contre le principal responsable de la situation.

La lutte politique donc contre la politique du pouvoir qui nécessite une analyse serrée mais aussi une véritable recherche. C'est cet aspect que nous voudrions développer en soulignant toutefois qu'il s'agit là pour nous d'inciter à la lecture de deux plaquettes, qui permettra de resituer ces quelques lignes dans un plus riche développement.

## Penser le rapport noué à la collectivité

L'enfermement asilaire a produit une « théorie » psychiatrique qui, croyant écrire la clinique des maladies mentales, a en fait pour l'essentiel dressé un remarquable tableau des modes de réaction des individus à des conditions de vie concentrationnaires. L'espace clos de l'asile a été le lieu d'une élaboration idéologique systématisant un double aveuglement. A ne vouloir observer un soi-disant « objet », la maladie mentale, qu'au sein du laboratoire asilaire, elle coupait la possibilité de repérer la folie comme aventure dans l'histoire d'un sujet. Mais aussi elle excluait de sa réflexion l'analyse de la pratique psychiatrique elle-même, ainsi que l'étude du rapport de cette pratique instituée à la formation économique et sociale.

La question pour nous aujourd'hui est de savoir si nous allons être victimes

d'une cécité semblable. De ce point de vue, la confection de lieux, d'institutions modernes « d'accueil » de la folie qui soient de la même façon clos sur eux-mêmes et donc exclus, ne saurait esquiver un tel danger, sinon à penser le rapport noué à la collectivité.

Ainsi également une mise en place technocratique de la psychiatrie de secteur peut porter dans la collectivité le même type d'exclusion, de clôture. Je veux dire que le véritable travail de secteur que nous pouvons souhaiter ne prend toute sa portée que de l'instant où est considéré comme *primordial* le « type de rapports établi entre l'institution de santé mentale et la collectivité desservie avec ses institutions » (4). La reconnaissance de ce rapport (5) et le travail sur ce rapport conditionnent en retour pour une part essentielle la possibilité de prendre en compte la vie concrète réelle, historique, des usagers du système de soins. L'impact de cette articulation symbolique jusque dans la pratique de soins la plus partielle est en général profondément sous-estimé.

## Position du thérapeute

Cependant, si les conditions pratiques d'exercice ainsi définies nous paraissent fondamentales, il n'en reste pas moins que l'idéologie (consciente ou non) du praticien a une importance extrême. Nous voulons, ici, pointer deux attitudes courantes : d'une part l'illusion techniciste et la psychologisation. D'autre part le retrait, le repli, « pour ne pas faire le jeu du pouvoir », ne pas « psychiatiser ».

Il s'agit là d'une affaire complexe.

La question est en effet de pouvoir entendre ce qui vient de nous être dit quelle que soit la forme que prend pour cela le discours du sujet. Cela paraît une évidence. Or il est un fait notoire que de plus en plus les demandes qui nous parviennent en psychiatrie sont le résultat d'une médiatisation de plus en plus marquée pour qui en est l'objet. Ainsi celui qui demande est-il renvoyé d'une instance à l'autre, d'un technicien à l'autre, sans qu'en chaque lieu il puisse être question d'autre chose que d'un mor-

ceau de lui-même pointé comme faille, faute, écart, déviance, déficit. Ainsi en est-il bien sûr des enfants qui transitent d'une institution à l'autre pour le temps où ils répondent à une norme dans l'anormalité (règles de l'âge, du « quotient intellectuel », du comportement, qui définissent les possibilités d'accueil des enfants et l'espace strict de leur parole). Ainsi et toujours davantage l'échange possible des parents avec les enseignants se place-t-il sous le signe de l'angoisse devant la machine sélective. De même l'échange avec le médecin de famille est-elle contenue de toutes forces dans le cadre de la souffrance du corps (6).

Car si de toutes parts la vie de chacun en vient à être laminée par une oppression sociale d'origine unique, ce ne sont pas ces rapiécages multipliés et morcelés qui pourront donner autre chose qu'un bricolage d'unité subjective. Comment s'étonner dès lors qu'une masse d'usagers viennent poser dans la rencontre avec le « psy... » (7) des questions qui par définition ne sont pas du ressort du « spécialiste », notamment leurs conditions de vie, de travail, le sens social de leur existence propre, les conditions de scolarisation de leurs enfants, leur place dans la collectivité... Or bien souvent en même temps ils portent à une interrogation sur l'efficacité propre de l'inconscient dans leur organisation subjective : c'est-à-dire se situent dans un questionnement sur le fait d'être homme ou femme, et mortel, qui pourra éventuellement trouver son lieu véritable dans une psychanalyse (8).

C'est là qu'intervient la problématique idéologique du spécialiste. Schématiquement nous distinguerons deux possibilités. La version techniciste tout d'abord. Elle consiste en un écrasement du questionnement « tous azimuts » du demandeur, sur le seul plan « psychologique ». Tout est à interpréter dans une conceptualisation psychologique ou psychanalytique univoque. Ici on accepte tout le paquet de la plainte du patient... mais bien ficelé ! Il est clair en effet que le décloisonnement de la psychiatrie n'est concevable pour le pouvoir qu'en accentuant ce caractère du « recours au spécialiste » dont le trait majeur est l'évacuation des effets du politique dans la vie même de chacun.

Mais une autre attitude, moins souvent dénoncée, est à repérer. Car dans le souci de préserver leur spécificité et de répondre « de leur place », il en est qui se refusent à entendre toute plainte qui ne prendrait pas d'emblée la forme par

eux requise d'une demande d'aide psychologique. Ainsi tel psychiatre d'enfants parlant de 90 % de déchets (sic !), entendez 10 % venus avec une demande (?) de psychothérapie. Il s'agit donc là pour l'usager, s'il veut se faire entendre, de se conformer à l'idéologie de son « inter-locuteur ». « Ce qu'il n'y a pas, c'est d'affaire possible entre le chaland usager et l'utilisateur distributeur, mais à utiliser là le terme de demande, on le réduit à son sens mercantile, celui qui fait qu'elle n'est émise qu'en écho à une offre possible. « Il n'y a pas de demande » contient à titre latent : « Mon offre ne le concerne pas ». Il y a là quelque chose de proprement sadique, que le désir de l'un, installé, contraigne l'autre à se faire objet, en des postures sans cesse défaites et refaites. » (9)

Ainsi l'on voit se jouer les positions techniques / théoriques du praticien et son idéologie politique consciente ou inconsciente. Mais nul raccourci n'est possible par on ne sait quel militantisme sauvage dans l'entretien : on ne saurait ici pas plus qu'ailleurs écrire pour le sujet sa propre histoire à sa place au nom d'un savoir imposé et clôturant. La question à ce jour est dans le travail de recherche sur les voies d'une authentique écoute qui dans le même temps permette (10) que se repère un ailleurs, c'est-à-dire le terrain de la lutte des classes. ■

(1) Il est important de souligner que ces deux ouvrages sont le fruit d'un travail collectif effectué dans le cadre du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes et exposent non pas les idées des communistes, mais bien de communistes qui en appellent au nécessaire débat de tous.

(2) La prise de conscience de la nocivité des structures asilaires a pris l'ampleur d'un mouvement lors de la 2e Guerre mondiale (horreur des conditions d'hospitalisation : mort de 40 000 malades mentaux portant à son paroxysme l'horreur quotidienne d'antit : ouverture forcée de certains asiles et leurs autres maux : 7) : détention, clandestinité et résistance faisant ouvrir les yeux à de nombreux psychiatres). C'est le refus de l'exclusion forcée des malades mentaux qui a conduit à de nombreux essais de pratiques nouvelles dans le service public ou en dehors.

(3) Pour l'histoire de la « psychiatrie de secteur », avant tout mouvement progressiste, voir reprise technocratique, pénurique voire policière par le pouvoir, on se reportera notamment à « Une psychiatrie différente, dites-vous... » de L. Bonnaté. Information Psychiatrique n° 4, 1973.

(4) Rapport signifie au moins deux parties... D'une part les techniques du Service, d'autre part les représentants des usagers. Il faut savoir les reconnaître, chacun à leur place.

(5) La preuve en est donnée à contrario par le fait que les statistiques montrent que plus de la moitié des consultations de médecine générale sont motivées par des troubles dits joliment « fonctionnels ».

(6) Psychiatre, psychologue, infirmier, etc.

(7) « Psychiatre, questions actuelles » p. 32.

(8) « Car permettre, il faut décider qu'il s'agit non pas de laisser faire, mais que s'y pouvoient les projets ». F. Deligny, « Nous et l'innocent », p. 80 (Maspero).

## Les idées et les livres

# Les « Frères » d'Angela Davis

Jean SOLBES

## Le titre risque de surprendre mais que l'on se rassure : l'ouvrage d'Angela Davis bouscule les lois du genre.

Angela Davis  
Autobiographie  
Albin Michel

A travers sa lutte contre le racisme et l'oppression, le procès qui lui fut intenté sous la triple inculpation de meurtre, kidnapping et conspiration, son expérience de l'univers carcéral, ce qui se lit est un acte politique, celui d'une femme, noire et communiste.

En ce jour où le procès des Rosenberg passe au premier plan de l'actualité on mesure, malgré les conditions différentes et avec une clarté saisissante, les similitudes, la racine du mal, mais on prend aussi et d'abord la mesure, à travers les luttes des Noirs américains, de ce qui a changé.

La réalité quotidienne du racismisme, son institutionnalisation au travers des mécanismes de l'exploitation, Angela Davis nous les fait découvrir en utilisant son expérience personnelle, en se racontant, comme elle nous permet de saisir pourquoi ce système produit un réflexe anti-blanc qui isole le travailleur noir, fait de lui un pion sur l'échiquier des manœuvres de l'idéologie dominante américaine.

Elevée dans cet environnement, Angela en viendra à fréquenter les milieux engagés dans la lutte pour la libération des Noirs. A Los Angeles, elle milite en relation avec le S.n.c.c. (Comité de coordination des étudiants non violents), les Panthères noires, Malcolm X et les musulmans noirs, Charlene Mitchell et les communistes. Impressionnée par la réalité socialiste cubaine, la solidité de l'organisation, la justesse du socialisme scientifique, elle adhère en juillet 1968 au Parti communiste américain. Adhésion mûrement réfléchie donc et non sentimentale comme tenta de le faire croire la presse américaine.

Où en était alors la lutte pour la libération des Noirs américains ? Les divers mouvements, qu'ils soient extrémistes ou pacifistes, se sont révélés durant la période des droits civiques.

## Le Black Power

Durant les années 60, marquées par des émeutes violentes, le mot d'ordre de « Pouvoir noir » fut repris et transformé. A l'origine action en faveur de la suppression de l'oppression et contre le racisme, le « Pouvoir noir » allait devenir

synonyme de séparatisme à quelques rares exceptions près (Martin Luther King et le P.c.).

Les partisans d'un pouvoir noir se rattache étaient alors nombreux : la Stokely Carmichael, Roy Innis, la Stokely Carmichael, Roy Innis, Bobby Seale, James Foreman, Boggs et Marcus Garvey.

C'est ainsi que le concept de Black Power et la théorie de la « révolution » développèrent. Alors que le Parti communiste proposait une stratégie d'anti-monopolisme, basée sur la lutte des classes, les mouvements radicaux préconisaient une stratégie de lutte des Noirs américains, fondée sur l'isolement et d'être anticommuniste était

Pour Carmichael par exemple, l'expression la plus évoluée du « pouvoir noir » résidait dans l'établissement d'un pays avec un gouvernement, un chef, une armée qui protégerait tous les Africains du racisme et de l'exploitation.

Une telle conception basée sur le principe du pays unique africain, du chef et de l'armée unique s'inspirait des pires principes du colonialisme et écartait le droit des pays africains à l'autodétermination, de même que les luttes de libération sur le continent africain.

La solution proposée par Carmichael n'était quant au fond qu'une diversion anticommuniste où le sectarisme et l'idéalisme accentuaient la division des Noirs opprimés.

Cependant, bien sûr, n'était pas unique : les années 60-67 ont connu un mouvement aux facettes multiples. Pour Roy Innis le « pouvoir noir » résidait dans l'instauration d'un système capitaliste noir qui concurrencerait le système capitaliste blanc et dans lequel le Noir se libérerait du joug du racisme. En dépit de nombreuses contradictions idéologiques et économiques il proposait une politique d'investissements noirs américains en Afrique, l'envoi de techniciens noirs américains pour les Noirs vivant aux U.S.A.

Malgré le fait qu'elle propose l'aménagement du système qui est à l'origine de l'oppression et du racisme, la théorie du capitalisme noir fut reprise par la majorité des organisations du « mouvement ». Le refus de l'unité des travailleurs se justifiant par le fait que les ouvriers blancs auraient trop longtemps profité des Noirs pour s'engager dans une telle union. Certains s'inspirèrent du panafricanisme car il répondait à leurs options gauchistes. Pour les maïstes,

## Société

# Actualité de la lutte politique en psychiatrie

Frank CHAUMONT

L'audience obtenue lors de leur passage à la télévision par la série d'émissions consacrées par Daniel Karlin au portrait de Bruno Bettelheim et le film de Guy Seligmann « Vivre à Bonneuil » témoignent de l'intérêt

qu'un large public porte désormais aux problèmes dits de « santé mentale ». Ce phénomène est à questionner. Il est à coup sûr révélateur de l'actuel « malaise à vivre ».

« La Nouvelle Critique » vient d'éditionner deux publications sur ces questions.

La première, « Une psychiatrie différente, dites-vous », est une réédition, augmentée d'un important texte d'actualisation. Le succès de la première édition serait, s'il en était besoin, la marque de l'actualité de telles interventions. La seconde, « Psychiatrie, questions actuelles » par J.P. Rumen reprend et développe une analyse collective en même temps qu'elle avance, non sans audace, les positions personnelles de son auteur (1).

## Une histoire et ses dates

La question de la pratique psychiatrique et de l'organisation des services dits de « santé mentale » est à resituer dans une perspective historique.

On peut ainsi discerner l'existence d'un « mouvement désaliéniste » qui se soutient d'une double démarche : refus

de l'ordre asilaire et expérimentations de pratiques désenclavées (2) ; recherche politique d'une organisation sanitaire démocratique. Il faut en effet prendre la mesure de ceci : ce qui peut apparaître comme des temps forts de cette histoire se date : 1936, 1945, 1968...

En opposition à ce mouvement se marque le poids de la politique du pouvoir qui a pu successivement prendre la forme d'un immobilisme obstiné, puis, dans une période récente et jusqu'à ce jour, celle d'une apparente prise en compte des revendications et aspirations à une psychiatrie différente : ceci vise en fait à tenter de faire face aux luttes qui se développent, et à masquer la persistance de l'extraordinaire archaïsme des structures de soins doublée de l'aggravation de la pénurie en personnels. On assiste dans le même temps à une rentabilisation de secteurs laissés encore relativement à l'abri d'une recherche directe du profit. Tout ceci, comme chacun sait,



Informations aux adhérents L.V.J.



## (CORSE) PORTO POLLO

Village de vacances au bord de la mer  
● Ski nautique — Voile — Judo —  
Bivouacs — Excursions + rencontres  
— Débats — Danse.  
Séjours du 1er juin au 30 septembre à  
partir de 18 ANS  
Une semaine à partir de 240 F toutes  
activités comprises  
Transport en supplément.

## MONTGENEVRE

(Hautes-Alpes)  
Chalet L.V.J.  
Découverte de la montagne — Escalade — Randonnées — Activités manuelles, sportives et culturelles — Service d'une jardinière d'enfants.

3 semaines du 02.08 au 24.08 à partir de  
1 080 F  
Réductions pour les enfants — Transport  
en supplément.

## ESQUIBIEN (Sud-Finistère)

Centre de vacances et de voile  
Voile initiation et perfectionnement —  
Découverte de la Bretagne — Randonnées  
à pied et en bicyclette — Activités  
sportives, manuelles et culturelles.  
A partir de 15 ans — 4 semaines en  
juillet ou août 1 350 F  
Les transports en supplément 100 F.

## INSCRIPTIONS LOISIRS ET VACANCES DE LA JEUNESSE

4 et 6, rue de Château-Landon  
75010 - PARIS - Tél. 203.20.50  
Agrément au Commissariat au Tourisme  
(n° 69017)  
A découper et à retourner à L.V.J.  
NOM ..... PRENOM .....  
ADRESSE .....  
Je désire recevoir la fiche technique du  
voyage suivant :

l'Institution et les autres. Mais enfin. Il en passe des éducateurs qui viennent m'en faire part, de leur désarroi. Il arrive que je (la) ferme parce que tout mon temps y passerait, en doléances, alors qu'il faut bien que j'en fasse ma part du travail coutumier de ce réseau-ci.

Si vous est possible de venir jusqu'ici, prévenez-moi du jour de votre passage, en début d'après-midi si possible. Mais un si long trajet pour échanger quelques propos... À vous d'en juger.

Prévenez-moi une bonne huitaine de jours à l'avance afin que je puisse vous avertir si mon temps de cet après-midi là était déjà pris.

Sentiments les meilleurs

deligny

1. Daniel Terral est à l'époque un jeune éducateur spécialisé. Il a dirigé depuis un établissement médico-social et un service de soins et d'aide à domicile prenant en charge des enfants et adolescents polyhandicapés et autistes. Auteur de plusieurs ouvrages dans le champ de l'éducation spécialisée, il est aujourd'hui rédacteur en chef adjoint de la revue *Vie sociale et traitements* et dirige la collection « L'éducation spécialisée au quotidien » aux éditions Érès, dans laquelle ont paru, entre autres : de Terral lui-même, *Traces d'erre et sentiers d'écriture. Entre folie et vie quotidienne* (1996), avec une postface de Roger Gentis ; sous la direction de Jean Brichaux, *L'Éducateur d'une métaphore à l'autre* (2004) ; et de Pierre Boiral, Georges Bourdouil et Jean Milhau, *Deligny et les tentatives de prise en charge des enfants fous. L'aventure de l'aire (1968-1973)* (2007).

### Louis Althusser à Fernand Deligny

13.6.75

“À tout hasard...” me disiez-vous, cher Deligny, dans une ligne en tête de votre livre <sup>1</sup>. Comme vous êtes de ceux qui savent qu'il “n'y a pas de hasard” ou qu'il est partout, vous avez eu raison : j'ai aimé ce livre, fasciné par les enfants, par leur silence, et leur vie ; fasciné aussi par ceux qui en parlent, vous le premier et vos amis avec une telle intelligence et une telle tendresse.

Je vous dis de loin toute mon estime et ma sympathie très vives

Louis Althusser

Je n'ai pas oublié le pain qu'un jour Nassif m'a donné de votre part. Un pain : pas seulement pour être mangé, mais d'abord être vu et pris entre les mains <sup>2</sup>.

UNIVERSITÉ DE PARIS  
ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE  
45 rue d'Ulm, Paris 5<sup>e</sup>  
ODÉON 06.45

13.6.75

« A Tout hasard... », me disiez  
vous, cher Deligny, dans une ligne en  
tête de votre livre. Comme vous êtes de  
ceux qui savent qu'il “n'y a pas de  
hasard” ou qu'il est partout, vous avez  
eu raison : j'ai aimé ce livre, fasciné  
par les enfants, par leur silence, et leur  
vie ; fasciné aussi par ceux qui en parlent,  
vous le premier et vos amis avec une telle  
intelligence et une telle tendresse.

Je vous dis de loin toute mon  
estime et ma sympathie très vives

Louis Althusser

Je n'ai pas oublié le pain qu'un jour  
Nassif m'a donné de votre part. Un pain :  
pas seulement pour être mangé, mais d'abord  
être vu et pris entre les mains.

1. Il s'agit de *Nous et l'Innocent*. La première lettre de Deligny à Althusser (parmi celles conservées) date du 7 août 1976 (voir *infra*, p. 559).

2. Le geste est surprenant – même si Althusser n'est pas le seul à qui Deligny ait fait parvenir un pain – et la tonalité de la réponse ne l'est pas moins.

### Fernand Deligny à François Fourquet

le 26 juin [1975]

ces jours-ci, je lis et relis, par longs passages, ce gros ouvrage que tu m'as envoyé, pour le plaisir de m'y retrouver en compagnie de ce qu'ils disent, tous ceux là que j'ai connus, de Torrubia à Oury, en passant par Heuyer, Hazemann, Follin, et Bonnafé, et Duchêne, et Le Guillant, et d'autres <sup>1</sup>.

partir, dis-tu, en infinitif de clôture de cet énorme tas de propos, en dernière maille, celle qui clôt et retient tout le reste.

à te lire, cette maille là tricotée à l'infinifit était aussi la première. Sacré boulot que cette masse de cinq cent soixante-dix pages jetée à lire dans la vague des idées.

“que la folie, dis-tu, fasse un jour partie intégrante du tissu communautaire...” je pense que s'il arrivait que le tissu le soit, communautaire à ce point là, de folie, il n'y en aurait point, tout simplement. Il faut déjà une société bien partagée pour qu'elle apparaisse, ne serait-ce qu'en mot <sup>2</sup>.

ceci dit, merci encore pour ce gros recueil où j'ai lu, pour ma part, pourquoi je m'en suis maintenu à l'écart, de ce rodéo.

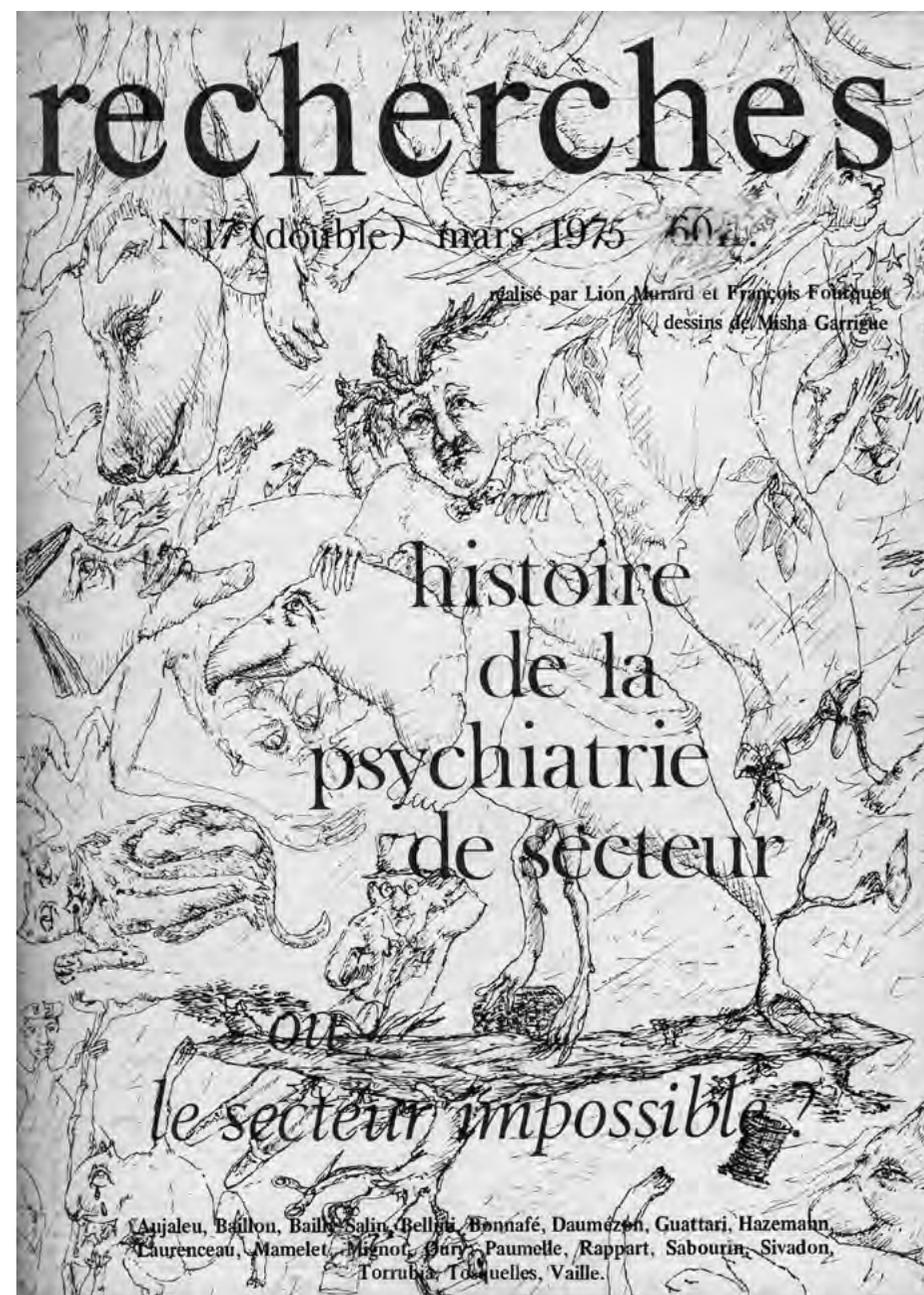
(je ne parle pas du livre, mais de la psychiatrie s'exprimant)

Amitiés

deligny

1. François Fourquet, économiste, secrétaire administratif de la clinique de La Borde entre 1966 et 1972 et trésorier du Cerfi (donc associé au courant de la psychothérapie institutionnelle), a dirigé avec Lion Murard (historien, spécialiste d'histoire urbaine) un volume intitulé *Histoire de la psychiatrie de secteur ou le Secteur impossible?*, paru dans la revue *Recherches*, n° 17, mars 1975. L'ouvrage, brillamment édité, était conçu sous la forme d'entretiens entre un certain nombre d'acteurs de l'histoire de la psychiatrie de l'époque, parmi lesquels ceux mentionnés ici par Deligny, et d'autres dont François Tosquelles (que Deligny oublie, alors qu'il l'a également connu : Tosquelles et Gentis lui ont rendu visite en 1959, à l'époque où La Grande Cordée vivait près de Thoiras, dans les Cévennes).

2. Dans le dernier paragraphe de la postface, intitulé «Partir», F. Fourquet prévient le reproche qui pourrait être fait aux auteurs du livre d'«avoir fait une histoire de la psychiatrie de l'intérieur de la psychiatrie», avec le risque que les psychiatres étendent



«leur domaine de pouvoir». À cela il répond dans les dernières lignes : « Évidemment, les choses se passeraient autrement si la folie était réellement accueillie dans la vie quotidienne, s'il existait toute une zone sociale de groupes, de réseaux, de collectifs, où la folie ferait partie intégrante du tissu communautaire [nous soulignons la phrase citée par Deligny]. On n'en est pas là. Alors que peuvent faire les soignants, psychiatres ou infirmiers ? Rien. Être là. Être là de la façon la moins con possible. Et pourquoi pas le secteur ? Ça peut être un système d'oppression raffiné, ça peut être aussi tout simplement un moyen de sortir de la forteresse asilaire. Mais de toute façon, on est piégé. Vivre en société, c'est vivre dans l'élément du pouvoir. Mythe révolutionnaire d'une société sans pouvoir. Il faudrait couper tout lien avec la vie sociale pour ne dominer personne et être soi-même libre. Ne plus se poser le problème du soin. Partir hors des limites de la psychiatrie, qui sont en même temps les limites de la société tout entière. Partir.» Ce que fit Deligny.

---

### Fernand Deligny à Henriette T.

le 27 juin [1975]

entendu pour le 10 juillet. Dès que vous saurez la date exacte et l'heure probable, faites-en part afin que Gilles soit fin prêt à l'heure dite.

Il va bien. Lentement mais sûrement, la gamme de ce qu'"IL" fait s'étend et se diversifie, se nuance.

j'espère que ma "longue réponse" à votre journal ne vous a pas trop déconcertée. Après coup, je crains toujours les conséquences de ce que je peux dire à partir "d'ici", à l'autre pôle de l'humain.

Mes livres me valent une (petite) avalanche de lettres où perce quelquefois l'exaspération que "je" le devienne, "célèbre". Tel est le mot qui m'est envoyé d'ici et de là, comme pour me choquer. Pourtant, je n'empêche personne de l'être. Dans la mer du qu'en-dira-t-on, les places de bouchon ne sont pas comptées.

Merci pour le chèque bien reçu.

Amitiés

deligny

### Fernand Deligny à Émile Copfermann

le 29 juin [1975]

je ne t'ai pas remercié pour l'envoi de ces livres dont celui de b. malinowski qui tombe pile, d'une part parce que j'y trouve :

– "Pourquoi donc les humains attachent-ils tant d'importance à un simple signal sonore, au flatus vocis, qui tantôt apparaît si parfaitement vide et futile et tantôt passe, dans diverses croyances et divers systèmes de pensée, pour avoir préexisté à toutes choses, pour avoir tout créé ?"

et, d'autre part, parce qu'il y a des photos de ces resserres avec estrade et sur pilotis qui vont nous aider à mieux bâtir les abris des aires de séjour de ce réseau-ci <sup>1</sup>.

Des exemplaires de nous et l'innocent que tu m'as fait parvenir, j'essaye d'en faire bon service comme on dit au tennis. Un pour L. Althusser qui m'a renvoyé un merci fort touchant, un pour J.-T. Desanti <sup>2</sup>, un pour les chiffonniers d'Emmaüs de Nîmes qui nous épaulent sacrament. Faut de tout pour "faire" une initiative populaire.

Il paraît qu'au festival de Grenoble, la salle était comble pour voir "Ce gamin, là". Après, c'était le silence. La stupeur n'est pas forcément stupide. On verra. Il semble bien que nous et l'innocent fasse le même effet.

Je pense persévérer quand même et malgré tout et m'y mettre à écrire un récit de cette aventure, Moby Dick d'un côté et le Kon-Tiki de l'autre. Me manquait pour me décider "les jardins de corail".

Les CAHIERS (de l'immuable) assureraient la mise au point publique de cette "pratique" du tracer-transcrire, un petit cahier de temps en temps. Le livre serait écrit pour être lu à loisir, écho d'une initiative populaire.

Pourvu de ces deux "registres" je devrais pouvoir être plus clair.

del

1. Bronislaw Malinowski, *Les Jardins de corail*, préface et trad. de Pierre Clinquant, Paris, François Maspero, coll. «Textes à l'appui / sociologie», 1974, p. 287. Les photographies des resserres avec estrade et celles du kiosque à théâtre montrent que le réseau s'en était en effet inspiré (voir reproduction page suivante).

2. À cette date, Jean-Toussaint Desanti avait publié deux livres majeurs, *Les Idéalisés* (Paris, Seuil, 1968) et *La Philosophie silencieuse ou Critique des philosophies de la science* (Paris, Seuil, 1975).

---



En haut : « resserres avec estrade et sur pilotis », photographies publiées dans *Jardin de corail* de Bronislaw Malinowski. (L'homme blanc habillé en blanc est Malinowski.)

En bas : kiosque à théâtre du réseau Deligny

### Fernand Deligny à Jacques Nassif

le 3 juillet [1975]

Micheline W. passée hier m'a dit que je n'avais pas répondu à vos lettres. Est-ce possible ? elles sont là, mes amorces de réponse trombonées. Il y aurait trop à dire, sans doute, à chaque fois, et je ne peux pas m'y lancer, faute de champ dans le quotidien. Faut dire aussi que je lis et relis, B. Malinowski entr'autres, étonné de n'être pas fou tout seul. Lui aussi se le demande : le langage, qu'est-ce que c'est que ça ? et ça se prend pour quoi ? bref

à peu près décidé je suis à m'y mettre à l'écriture, ce gros livre en ricochet de *Moby Dick*<sup>1</sup>. À l'origine de ce récit là, il y aurait, à mon avis : *Moby Dick*, le *Kon-Tiki*, les jardins de corail (B. M.) – et, tout récemment, une de vos lettres qui m'esquisse en tant qu'écrivain (Céline, Genet – dont je n'ai jamais lu une ligne) – me voilà quasiment relancé, ce qui est une sorte de réponse qui sera à retardement puisqu'il me faudra des années, quand même, de ligne après ligne.

le titre de l'ouvrage ?

dé

rapport à ce del que je suis

au 421

à Janmari

à décider

dévider

et à tous les "dé" que vous voudrez qui n'y manquent pas dans le moindre dictionnaire.

dé

défricher une (petite) clairière dans la jungle langagière / de langage, où serait la nature de l'homme.

il y aurait donc ce "registre" là :

dé

et les cahiers (= la "pratique" des cartes)

d.

– Et ce "nous et l'innocent" qui (ne) provoque (que) le silence...

1. On peut penser que le « gros livre en ricochet de *Moby Dick* » anticipe le roman autobiographique de Deligny, *L'Enfant de citadelle* (plus de trente versions, près de trois mille pages manuscrites), qu'il n'entama qu'à la fin des années 1980 et n'acheva jamais.